

## Introduction

Sylvie Franchet d'Espèrey et Guillemette Mérot

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rhetorique/1534>

DOI : [10.4000/rhetorique.1534](https://doi.org/10.4000/rhetorique.1534)

ISSN : 2270-6909

### Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

### Édition imprimée

ISBN : 978-2-37747-445-5

### Référence électronique

Sylvie Franchet d'Espèrey et Guillemette Mérot, « Introduction », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 21 | 2023, mis en ligne le 27 octobre 2023, consulté le 29 octobre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/1534> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhetorique.1534>

---

Ce document a été généré automatiquement le 29 octobre 2023.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-SA 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

---

# Introduction

Sylvie Franchet d'Espèrey et Guillemette Mérot

---

## Place du livre VIII dans le traité

- 1 *Institutio oratoria* : en français, on traduit habituellement par un calque, *Institution oratoire* ; en fait, il faudrait traduire *Formation de l'orateur* – en allemand *Ausbildung des Redners* (H. Rhan, 1975) et en anglais *The Orator's Education* (D. Russell, 2001). Car l'œuvre magistrale de Quintilien<sup>1</sup> est un traité original, à visée totalisante. Au long de ses douze livres, il suit la formation du jeune Romain depuis le berceau jusqu'à la retraite, avec comme objectif d'en faire un *uir bonus dicendi peritus* [« homme de bien, bon orateur »], dans la tradition cicéronienne<sup>2</sup>. À l'intérieur de ce cadre chronologique s'inscrit un traité de rhétorique (*ars rhetorica*) qui occupe les livres III à XI. Dans ce sous-ensemble, les livres VIII et IX traitent du style, formant en quelque sorte un traité dans le traité. Mais précisément Quintilien n'a pas écrit un traité du style indépendant, comme l'avaient fait avant lui Théophraste (*Peri lexeōs*), Démétrios (*Peri hermēneias*), ou le Pseudo-Longin avec son traité *Du Sublime*<sup>3</sup>. Au-delà des développements techniques, qui constituent la matière principale de l'exposé, Quintilien garde à l'esprit sa visée de formation générale. Il exprime aussi ses idées propres, sur le plan pédagogique comme sur le plan esthétique. Et s'agissant du style, les prises de position vis-à-vis des courants esthétiques existants sont particulièrement importantes.
- 2 L'organisation la plus courante des traités de rhétorique suit la séquence des *officia oratoris* [fonctions de l'orateur], c'est-à-dire : l'invention (*inuentio*), qui consiste à trouver les idées et les arguments ; la disposition (*dispositio*), qui consiste à les mettre en ordre ; l'élocution (*elocutio*), qui consiste à les mettre en forme ; la mémoire (*memoria*), qui permet d'apprendre son discours et de le restituer ; enfin l'action oratoire (*actio* ou *pronuntiatio*), qui concerne la performance proprement dite, au niveau de la voix et au niveau des gestes. Le style correspond à l'*elocutio*. Quintilien suit à peu près ce plan<sup>4</sup>. Le style occupe les livres VIII et IX.
- 3 Le contenu de l'ensemble est le suivant :
  - VIII.1 : la correction

- VIII.2 : la clarté
- VIII.3 : l'ornement
- VIII.4 : l'amplification et l'atténuation
- VIII.5 : les *sententiae*
- VIII.6 : les tropes
- IX.1 : les tropes et les figures
- IX.2 : les figures de pensée
- IX.3 : les figures de mots
- IX.4 : la *compositio* (le rythme oratoire)

## Choix éditorial : les chapitres 1 à 5 du livre VIII

- 4 La présente traduction concerne le livre VIII, à l'exception du chapitre 6 sur les tropes. En effet, si tropes et figures forment un ensemble assez bien repéré, auquel les spécialistes de toutes les littératures se réfèrent volontiers, la théorie du style qui le sous-tend est moins connue. Il est donc naturel de commencer par les principes généraux, en particulier les qualités du style, qui occupent les chapitres 1 à 3. Les deux chapitres suivants sur l'amplification et les *sententiae* envisagent deux procédés opposés pour rendre le style efficace, le premier par le développement et l'hyperbole, le second par la densité, le paradoxe et l'effet « coup de poing ». L'ensemble tropes et figures devra être traité ensuite<sup>5</sup>.

## Qu'est-ce que l'*elocutio* ? Problème de traduction

- 5 Qu'est-ce que l'*elocutio* ? Le mot est souvent traduit par « style ». À ce terme français correspondent aussi en latin *oratio*, qui signifie également « discours » et dont le sémantisme est au départ marqué par l'oralité<sup>6</sup>, *stylus*, qui renvoie au contraire à l'écrit<sup>7</sup> et *genus dicendi*, qui s'emploie pour distinguer et définir les genres de style (élevé, moyen, simple<sup>8</sup>). La spécificité de la notion d'*elocutio* est de désigner, dans le cadre de l'*ars rhetorica*, la partie de la rhétorique qui fait suite à la *dispositio* et qui désigne la mise en mots, la « forme » par opposition au « fond » que représente l'*inuentio*. Dès la *Rhétorique* à *Herennius* on trouve la série canonique :

*Oportet igitur esse in oratore inuentionem, dispositionem, elocutionem, memoriam, pronuntiationem*<sup>9</sup>.

L'orateur doit posséder les qualités d'invention, de disposition, de style, de mémoire et d'action oratoire. (*Rhet. Her.* I.3, trad. G. Achard, CUF, 1989)

Quintilien s'inscrit donc dans une tradition<sup>10</sup>.

- 6 Une chose demeure étonnante : au tout début du chapitre 1 il donne comme équivalent grec d'*elocutio* φράσις (*phrasis*), alors que chez Aristote et dans toute la tradition rhétorique à sa suite on trouve λέξις (*lexis*<sup>11</sup>). *Phrasis* pourrait avoir une origine stoïcienne : Diogène Laërce donne ce nom à la partie sur le style dans sa définition des divisions de la rhétorique selon les Stoïciens<sup>12</sup>, réservant à *lexis* un autre sens, celui de « son décomposable en lettres<sup>13</sup> ». Comme *phrasis* est aussi employé fréquemment par Denys d'Halicarnasse, ce pourrait être un élément stoïcien de sa conception du style<sup>14</sup>. Du reste, il n'est pas indifférent que chez Quintilien l'occurrence intervienne dans le chapitre sur la correction, qui est typiquement un souci des Stoïciens<sup>15</sup>.

- 7 Nous avons choisi de traduire en général *elocutio* par « élocution » d'une part en raison de la tradition des *officia oratoris*<sup>16</sup>, d'autre part à cause du développement que lui consacre Quintilien dans le préambule du livre VIII (*Pr.* 13-15). Après avoir introduit l'idée d'une méthode de l'*elocutio* (*elocutionis ratio*), il s'emploie à montrer que cette partie de la rhétorique est la plus difficile. Pour ce faire, il se tourne vers Cicéron, qui attribue à l'homme réfléchi (*prudens homo*) l'*inuentio* et à l'orateur véritable (*orator*) l'*eloquentia*, qu'il définit par le fait de parler avec ornement (*ornate*)<sup>17</sup>. Il est clair que Cicéron emploie *eloquentia* là où Quintilien – et d'autres – disent *elocutio*. Pourtant c'est le même Quintilien qui pose alors l'*eloquentia* comme une partie de l'*ars rhetorica*, là où l'on attendrait *elocutio* (§ 15). Pour expliquer ce glissement, il se réfère au sens du verbe *eloqui*, d'où dérivent les deux substantifs, sans dire lequel des deux il retient :

Et qu'il [Cicéron] ait eu raison de le faire, cela ressort clairement de la dénomination même de ce dont nous traitons. *Eloqui* consiste en effet à exprimer (*promere*) toutes ses pensées et à les communiquer à l'auditoire. (*Préambule* 15, abrégé en *Pr.* 15)

Le préverbe *e-* associé au verbe *loqui* [parler] donne l'idée d'une sortie des mots de l'intérieur de la tête, où ils sont choisis ou conçus, vers l'extérieur, vers l'auditoire. On pourrait dès lors traduire *elocutio* par « expression », qui recourt au même préverbe. Finalement nous avons choisi de garder le lien avec *eloqui* et de traduire « élocution », mais en italiques, pour bien manifester qu'il s'agit d'une acception rhétorique, technique. Mais il peut arriver, selon le contexte, qu'*elocutio* soit traduit par « style », « forme » ou « expression ».

## Enjeux de l'*elocutio*

- 8 L'*elocutio* est pour Quintilien la pierre de touche de l'éloquence. Elle est à la fois la partie la plus difficile : « Nous allons traiter maintenant de la théorie de l'élocution, partie de notre entreprise qui, de l'avis unanime des orateurs, est la plus délicate » (*Pr.* 13) et celle qui qualifie l'orateur comme orateur : « Voilà ce qui rend avant tout tel orateur supérieur à tel autre, voilà ce qui rend même certains types d'éloquence préférables à d'autres » (*Pr.* 16). Or il y a, à l'intérieur même de l'élocution, une partie spécifique qui porte aussi cette double caractéristique, c'est celle qui concerne l'ornement (*ornatus*). Parmi les qualités du style, l'ornement vient après la correction et la clarté<sup>18</sup>. Si celles-ci ne requièrent que l'attention et la rigueur, l'ornement, qui englobe tous les procédés relevant de l'écart, est spécifiquement le vecteur du *delectare*, de la séduction du discours : tel est le sens de tout le début du chapitre 3.
- 9 C'est qu'il y a un deuxième enjeu de l'élocution, un enjeu de persuasion. La persuasion est le but premier de la rhétorique, tout en étant conditionnée par l'impératif moral du *uir bonus*. Or parmi les trois fonctions du discours, *docere* ou *probare* (exposer, prouver), *placere* ou *delectare* (plaire, charmer), *mouere* ou *flectere* (émouvoir, fléchir), il n'en est aucune qui ne contribue, à sa manière, à la persuasion. L'élocution, tout particulièrement par l'intermédiaire de l'ornement, correspond au *delectare* :

Quant au plaisir (*delectatio*), bien qu'on le trouve dans l'un et l'autre de ces deux endroits du discours [le début et la fin], il remplit pleinement sa fonction au niveau de l'élocution. (*Pr.* 9)

Et le *delectare* est utile :

Mais en même temps l'ornement du style apportera beaucoup à la cause elle-même. Car ceux qui éprouvent du plaisir en écoutant des discours sont à la fois plus

attentifs et plus disposés à croire, ils se laissent le plus souvent prendre au piège de leur plaisir même (*ipsa delectatione*), parfois emporter par leur admiration. (VIII.3.5)  
 D'une manière plus générale Quintilien fait le lien entre la beauté (du style) et l'utilité (de la cause) :

Jamais la vraie esthétique (*species*) ne se sépare de l'utilité (*utilitas*). (VIII.3.11)  
 L'utilité est première, mais elle recourt à tous les moyens, ceux de l'argumentation, ceux de l'émotion et ceux du plaisir.

- 10 Dernier point, capital pour le professeur qu'est Quintilien : l'*elocutio* s'enseigne. Il y a à l'arrière-plan de l'*Institution oratoire* un débat entre deux courants : un courant « naturaliste », qui fait confiance à la spontanéité de l'orateur, à sa nature (*ingenium*) et ne s'embarrasse pas de la technique (*ars*), et un courant plus traditionnel, qui met en avant la nécessité d'une maîtrise de la technique et donc d'un enseignement<sup>19</sup>. Quintilien ne fait pas là que défendre son métier, il prend parti :

Voilà donc ce qui, plus que tout, s'acquiert par l'enseignement, voilà ce à quoi nul ne peut atteindre que par la technique, voilà le domaine qui requiert la plus grande application ; voilà ce que l'exercice, ce que l'imitation visent, voilà où s'absorbe la vie entière ; voilà ce qui rend avant tout tel orateur supérieur à tel autre, voilà ce qui rend même certains types d'éloquence préférables à d'autres<sup>20</sup>. (Pr. 16)

L'apprentissage de l'élocution dépasse largement le cadre scolaire. Peaufiner son style est le travail d'une vie entière.

## Le préambule [*prohoemion*] : un manifeste du style ?

- 11 Le livre VIII fait partie de ceux qui ont un préambule. On distingue en général deux fonctions principales dans les préfaces des traités techniques, selon qu'elles renseignent sur l'auteur et ses destinataires (préfaces *a persona*) ou plutôt sur l'ouvrage et son contenu (*a re*)<sup>21</sup>. Quintilien a réparti ses propos préfaciels de façon inégale au sein des douze livres de l'*Institution oratoire*<sup>22</sup>. La préface du premier livre sert d'introduction à l'ensemble de l'ouvrage. L'auteur s'adresse également à son dédicataire et évoque sa situation personnelle dans les préfaces des livres IV, VI et XII. L'*incipit* du livre III, dont le propos est méta-textuel, et les préfaces des livres V, VII et VIII portent principalement sur l'ouvrage (*a re*), tandis que les livres II, IX, X et XI commencent *in medias res*. Le contenu du livre précédent est rappelé à l'ouverture des livres III, VII, VIII et IX. La préface du livre VIII, selon Frans Ahlheid, est l'une des plus longues et des plus substantielles, mais aussi l'une des moins personnelles<sup>23</sup>.
- 12 Le préambule du livre VIII a à la fois une fonction de charnière et une fonction de manifeste littéraire. Il marque une transition importante dans l'ouvrage, celle qui fait passer du contenu du discours (*inuentio, dispositio*) à sa forme (*elocutio*). Il est ainsi composé de deux grands ensembles, le premier regardant vers l'arrière, en une sorte de bilan pédagogique, le second ouvrant sur le nouveau thème : l'*elocutio*. C'est dans ce développement que Quintilien expose sa conception du style en la situant par rapport à des tendances ou des courants contemporains.

## Première partie (§ 1-12) : retour sur les livres précédents (III-VII)

### Réflexions sur la méthode pédagogique

- 13 Quintilien prend du recul et jette un regard sur les livres précédents (III à VII) pour justifier sa pédagogie : jusqu'ici – c'est-à-dire pour l'invention et la disposition –, s'adressant à des débutants, il pouvait s'en tenir à des règles peu nombreuses, sans entrer dans le détail des polémiques (§ 1-5).

### Rappel de tout ce qui a été appris

- 14 L'élève suit une voie qui s'appuie aussi sur la nature, et le professeur, de son côté, s'appuie sur l'observation (§ 6-12).

## Deuxième partie (§ 13-33) : l'élocution

- 15 L'élocution est la partie la plus délicate de l'*ars rhetorica*, mais aussi celle qui qualifie le véritable orateur (§ 13-17).

### L'attention aux mots (*cura uerborum*) (§ 18-31)

- 16 L'expression *cura uerborum* peut être traduite par « attention aux mots » ou, peut-être plus justement dans une perspective moderne, « souci de la forme ». Mais les Anciens raisonnent à partir des mots, les *uerba*, dont différentes catégories ont été répertoriées depuis Aristote<sup>24</sup> : mots propres et figurés (*uerba propria et figurata*), néologismes (*uerba ficta*), métaphores (*uerba tralata*). De plus, les verbes ayant pour sujet *uerba* sont au pluriel, et une traduction par « la forme », au singulier, serait le plus souvent choquante. Enfin, une autre conception est présente, qui impose la traduction par « attention aux mots », celle du « bagage » ou du « réservoir de mots », qu'on acquiert par la lecture (*copiosa [...] uerborum supellex*, § 28)<sup>25</sup>.
- 17 Pour Quintilien l'attention aux mots ne doit pas être une obsession (§ 18-22a), comme c'est souvent le cas chez ses contemporains. La recherche des idées (*res*) vient en premier et les mots (*uerba*) doivent suivre et coller aux idées<sup>26</sup>. Il recourt à des comparaisons avec le corps et avec le vêtement : le style doit être sain et vigoureux, et éviter tout ce qui est efféminé<sup>27</sup>.
- 18 Tout le développement qui suit (§ 22b-33) repose sur une opposition entre deux conceptions, celle de Quintilien – et avant lui de Cicéron (§ 25) – qui se veut « saine », et celle de la plupart de ses contemporains, influencés par une certaine pratique de la déclamation, elle-même caractérisée par un excès de recherche formelle.
- 19 Dans le choix des mots (§ 23) comme dans le mode d'expression (§ 24) il faut préférer ce qui est simple, direct, proche de l'usage courant à ce qui est recherché à l'excès, controuvé. Il suffit d'appliquer aux mots les qualités suivantes : la propriété, la clarté, l'ornement et une disposition adaptée (§ 26). Le pire est la tendance contemporaine à rechercher une expression indirecte et difficile à comprendre. L'opposition *significare* vs *dicere* (§ 24) est à cet égard éclairante. *Significare* veut dire « faire comprendre sans recourir au langage », le mot renvoie au discours figuré, c'est-à-dire à un mode d'expression reposant sur l'implicite<sup>28</sup>. L'auditeur est ainsi appelé à une sorte de

décryptage (§ 25) qui plaît au public des déclamateurs, mais qui n'a pas lieu d'être dans un discours judiciaire<sup>29</sup>.

- 20 Le fondement de la conception exposée par Quintilien est le lien étroit entre *res*, généralement au pluriel [les choses, la réalité ; les idées, les arguments] et *uerba*, [les mots]. Les verbes employés sont des composés de *haerere* [adhérer, être collé] : *inhaerere* (§ 30), *cohaerere* (§ 21, 26). L'origine de la doctrine est stoïcienne<sup>30</sup>, mais sur le plan de la pratique l'idée est reprise et assumée par Cicéron et Quintilien.
- 21 Les dangers d'une excessive *cura uerborum* sont illustrés par une analyse de l'attitude de l'orateur pendant le discours. La *cura uerborum*, si elle est obsessionnelle, est paralysante et nuisible, en raison de l'hésitation infinie qu'elle produit : elle ralentit le flux du discours (§ 27).
- 22 Pour éviter ce danger, il faut avoir bien étudié en amont : avoir bien appris la théorie, avoir fait beaucoup de lectures et s'être beaucoup exercé. L'orateur se sera ainsi constitué une réserve mentale de mots (*uerborum supellex*), qui seront à sa disposition lorsqu'il prononcera son discours. Il trouvera alors sans peine ceux qui correspondent aux idées qu'il veut exprimer (§ 30). Il convient de distinguer le temps de l'apprentissage, où l'on peut se donner le temps de chercher et d'hésiter, et le temps du discours, où l'on doit avoir acquis une aisance suffisante pour avoir un bon style sans hésiter sur les mots (§ 29). Quintilien reviendra sur ce thème, du point de vue de la pratique (*exercitatio*), en *Inst.* X.1.5-14<sup>31</sup>.
- 23 En s'en prenant une dernière fois à « certains » (*quibusdam*, § 31), Quintilien affirme globalement que le mieux est l'ennemi du bien.

### L'*elocutio* et l'effet produit sur l'auditeur (§ 32-33)

- 24 *Igitur* [donc] introduit une récapitulation : oui à la *cura elocutionis*, mais gare aux excès. Est alors introduit un nouveau thème, l'effet produit par le style sur l'esprit des juges (*in animis iudicum*), effet qui est défini par deux concepts : le plaisir et l'admiration. Quintilien clôt son manifeste par un retour au fondement de la rhétorique : il faut convaincre les juges. Il le fait sous l'angle du style, qui est l'instrument de la séduction (*delectare*), en lui attribuant tout à la fois deux pôles, plaisir et admiration, et des limites : avec honneur et dignité (*cum laude ac dignitate coniuncta*).

## Le chapitre 1 : la correction (*Latinitas*)

### Structure du chapitre 1

#### § 1. Divisions de l'*elocutio*

- *Verba singula* [Mots pris isolément]. Qualités : *Verba Latina* [mots latins = correction], *perspicua* [clairs = clarté], *ornata* [ornés = ornement], *ad id quod efficere uolumus accomodata* [adaptés à ce que nous voulons dire = convenance].
- *Verba coniuncta* [Mots groupés]. Qualités : *verba emendata* [mots corrects], *apte conlocata* [disposés de manière convenable], *figurata* [figurés].

### § 2a. La correction (*Latina, emendata*)

- 25 Renvoi au livre I (chapitres 4-8) ; spécificité du livre VIII : les mots étrangers et importés (*peregrina et externa*). – Une notation comme « § 2a » renvoie, en gros, à la première moitié d'un paragraphe, et « 2b » à la seconde.

### § 2b. *Latine loqui* : avoir une langue purement romaine

- Opposition *curiose* / *Latine*
- Exemple grec (= *Attice loqui*) : Théophraste et l'hypercorrection
- Exemple latin (= *Latine loqui*) : Tite Live et la *patauinitas* [le parler propre à sa ville d'origine, Padoue]
- Nécessité d'avoir une langue authentiquement romaine (*oratio Romana*)

### Visée du chapitre

- 26 Le terme de *latine* [en latin] répond à celui d'*attice* [en grec attique] pour le grec. Il désigne le fait de parler en bon latin, sans faire de faute. Mais le chapitre lui confère une autre dimension, plus culturelle : le langage de l'orateur doit avoir les caractéristiques et les nuances du parler d'un Romain authentique.
- 27 Si le chapitre sur la correction est si bref, c'est que la question a déjà été traitée dans le cadre de la grammaire, au livre I (cf. § 2). Le chapitre 1.5 traite des barbarismes (fautes portant sur un seul mot) et des solécismes (fautes portant sur plusieurs mots, donc fautes de syntaxe). Il s'agit alors de l'enseignement dispensé à l'enfant chez le *grammaticus* et l'objectif est d'éviter les fautes. Quintilien considère que ce point est déjà acquis lorsqu'on aborde la difficile question du style.
- 28 Dès lors, pourquoi un nouveau chapitre ? Pour traiter un point qu'il a laissé de côté au livre I, à savoir le fait d'exclure toute trace de ce qui n'est pas proprement latin : d'une part les mots « étrangers » (*uerba peregrina et externa*) ; d'autre part, probablement, tout accent régional (*uox*). Le but du chapitre est donc, plutôt que la correction, la *pureté* du langage, moins sur le plan grammatical (déjà traité) que sur le plan culturel.

### Remarques

- Sur la traduction d'*elocutio* par *phrasis*, voir supra « Qu'est-ce que l'*elocutio* ? »
- Sur les qualités du style, voir infra « Histoire de la doctrine ».
- Sur la division mots isolés / mots groupés voir infra « Histoire de la doctrine ».

### Le chapitre 2 : La clarté (*perspicuitas*)

- 29 Le terme de *perspicuitas* ou l'adjectif *perspicuus* sont aussi employés par Cicéron, en concurrence avec *plane dicere* (*De or.* III.37) et *dilucide dicere* (*Or.* 79). Le terme grec est *saphēneia*<sup>32</sup>. Dans la *Rhétorique à Herennius* on trouve *explanatio* (IV.17)<sup>33</sup>.
- 30 La clarté fait aussi partie des qualités propres à la narration<sup>34</sup> (*Inst.* IV.2).



- 31 La structure du chapitre est compliquée du fait de la superposition de deux divisions différentes :
- d'une part l'opposition *in uerbis / in contextu et continuatione sermonis*<sup>35</sup> (§ 1 et § 14), qui reprend celle du chapitre 1 entre *uerba singula* et *uerba coniuncta* ;
  - d'autre part l'opposition entre la clarté et son contraire, l'obscurité.
- 32 Les mots isolés sont concernés aussi bien par la clarté que par l'obscurité ; pour les mots groupés (ou les énoncés) Quintilien ne développe que l'obscurité, qui semble être son principal souci.

## Structure du chapitre 2

### Clarté au niveau des mots : la propriété (*proprietas*)

- 33 Diverses acceptions du mot « propriété » (§ 1-12) :
- Le mot qui est adapté à la chose (*res*) qu'il désigne. Il convient de l'utiliser même pour des réalités viles ou obscènes.
  - L'opposé est l'impropriété (*improprium*)<sup>36</sup>, mais elle peut être acceptée dans certains cas, en particulier lorsqu'il manque un mot (d'où l'usage de la catachrèse ou *abusio*) ou lorsqu'on choisit un mot métaphorique.
  - Lorsqu'il y a plusieurs sens d'un mot, le sens premier du mot ; celui dont dérivent les autres, par extension ; le sens majeur.
  - Le mot qui a le plus de force.
  - Les épithètes (*epitheta*) et les bonnes métaphores (*quae bene tralata sunt*).
  - Le surnom d'un individu.
  - Refus d'y ajouter les « mots qui laissent entendre plus qu'ils ne disent », car le « plus » ne rend pas le sens intelligible : ces mots sont du ressort de l'*emphasis*, qui sera traitée dans le cadre de l'ornement.

### Obscurité au niveau des mots (*obscuritas*, § 12-14)

- Les mots archaïques (*uerbis ab usu remotis*).
- Le vocabulaire technique ou régional.
- Les homonymes (*homonyma*).

### Obscurité au niveau de l'énoncé : ce qu'il faut éviter (§ 14-21)

- L'hyperbate (*traiectio*) et la parenthèse (*interiectio*), qui coupent le flux du discours.
- L'ambiguïté (*ambiguitas*) ; il s'agit de l'ambiguïté grammaticale, par exemple dans le cas d'une infinitive avec sujet à l'accusatif et complément à l'accusatif.
- L'abondance inutile et les phrases trop longues. Parfois, ce qui est un comble, cette caractéristique est recherchée.
- La brièveté (*breuitas*), au sens d'un énoncé allusif, donc difficile à comprendre.
- Les expressions qui ont un sens caché (*adianoēta*) (§ 20). Condamnation sévère de ces tours malgré leur popularité.

### Bilan et prolongements (§ 22-24)

- 34 La clarté recherchée par Quintilien (*nobis* : pour moi) repose sur un principe : « qu'il n'y ait rien ni à ajouter ni à enlever ».

- 35 La clarté au niveau du fond (dans les faits : *res*) a été traitée à propos des qualités de la narration (IV.2). Les règles sont les mêmes pour le fond et la forme.
- 36 En suivant ces règles l'orateur sera sûr de se faire comprendre des juges, qui ne sont pas toujours attentifs ni intelligents.

### Jugement critique de Quintilien

- 37 Deux grands principes apparaissent vers la fin du chapitre : 1. Ni trop ni trop peu, c'est-à-dire respect de la mesure, notion centrale chez Quintilien ; 2. Se faire comprendre. Ce dernier point rejoint une orientation fondamentale de la rhétorique : l'orientation vers l'auditoire (*ad audientes*), par opposition à l'orientation vers le sujet traité (*ad res*). La clarté est à l'évidence fondamentale pour se faire comprendre. Elle se heurte au risque d'avoir un style dépourvu d'ornement, pauvre.
- 38 On retrouve dans le chapitre, presque dans les mêmes termes, une condamnation du style affectonné par certains déclamateurs<sup>37</sup>, qui est déjà présente dans le préambule (Pr. 24-26). Il s'agit des formulations allusives, implicites, ambiguës, alambiquées, sollicitant de la part des auditeurs une sorte de décryptage qu'on suppose excitant. Elles manquent le but de la rhétorique : persuader.

### Le chapitre 3 : l'ornement (*ornatus*)

- 39 Les termes grecs correspondants sont *kosmos* ou *kataskeuē*.
- 40 À côté d'*ornatus* on trouve chez Quintilien *cultus* [raffinement], *decus* [ce qui sied, parure], *elegantia* [élégance, avec la nuance de précision]. La traduction par « ornement » a été préférée à celle d'« élégance », car le sens proprement rhétorique d'*ornatus*, comme quelque chose qu'on ajoute, n'est pas présent dans « élégance », plus général. C'est une traduction par défaut, comme pour « élocution », qui a l'avantage de laisser apparaître le sens technique du mot en rhétorique.

### Structure du chapitre 3

#### 1. Principes

##### **Importance et utilité de l'ornement (§ 1-10)**

- 41 On retrouve pour l'ornement le même argument que pour l'élocution en général : il est la pierre de touche de la véritable éloquence, car il demande plus d'art que les autres parties de l'éloquence (*inuentio, dispositio*). Il y a donc un climax dans le climax. Le point nouveau et intéressant est la distinction entre deux publics, souvent invoquée par Quintilien : les gens cultivés (*docti, eruditi*) et le grand public (*imperiti, ineruditi*). Pour illustrer cette idée, il mentionne un discours perdu de Cicéron, qui avait suscité l'enthousiasme du public<sup>38</sup>.
- 42 Mais il y a des risques de dérives et Quintilien doit « naviguer » entre plusieurs impératifs :
- ne pas négliger, en voulant plaire au public, de persuader les juges, dont le jugement seul détermine le succès de l'orateur ; d'où un développement sur l'utilité de l'ornement ;

- faire aller ensemble l'exigence « morale » (l'ornement doit être « viril, robuste et pur ») et l'exigence esthétique : parler « avec soin » (*culte*) (§ 6-10).

43 D'où l'affirmation capitale : « Jamais la vraie esthétique ne se sépare de l'utilité ».

### **Adaptation de l'ornement aux trois genres de discours (§ 11-14)**

44 L'orateur pourra donner libre cours à son art dans le genre démonstratif, qui vise au seul plaisir. Dans les deux autres genres (délibératif, judiciaire), l'orateur doit obtenir un résultat (vote, sentence) et l'ornement sera donc plus maîtrisé. Et surtout, dans des procès « techniques », il sera réduit.

## **2. Exposé technique<sup>39</sup> : a. les mots isolés (*singula, separata uerba*, § 15-39)**

### **Le choix des mots (§ 15-23)**

- Premier critère : l'agrément à l'oreille.
- Deuxième critère : l'adaptation au sujet (vocabulaire ordinaire vs vocabulaire relevé). Cela demande un grand sens de la nuance.

### **Les différents types de mots**

- Les mots propres (*uerba propria*) [voir aussi chapitre 2]. Mise en garde contre le goût excessif pour les archaïsmes.
- Les mots inventés ou néologismes (*uerba ficta*) [voir aussi I.5.70]. Comparaison entre le grec et le latin : il n'y a pas de raison de ne pas créer des mots latins. Cela peut se faire par composition ou par dérivation. Il y a aussi des calques sémantiques du grec. Quintilien entre dans le débat sur l'origine du langage : ce qui a été permis aux premiers hommes doit l'être encore aujourd'hui (§ 36).
- Les mots métaphoriques (*uerba tralata*) : en fait, les métaphores portent sur plusieurs mots.

## **b. les mots groupés ou les énoncés (*uerba iuncta, sermo coniunctus*) (§ 40-60)**

45 Il convient d'abord de suivre le principe cicéronien du *probabile* [ce qui est adéquat].

46 Il s'agit également d'éviter les défauts du style (§ 44-60) :

- *Cacemphaton* [association de mots produisant un effet douteux]
- Trivialité (*humilitas*, en grec *tapeinōsis*)
- Ellipse (*elleipsis*) ; elle est aussi une figure lorsqu'elle est pratiquée délibérément.
- Tautologie (*tautologia*) ; considérée comme une figure, elle prend le nom d'épanalepse (*epanalēpsis*)
- Monotonie (*homoeideia*)
- Macrologie (*macrologia*) ; mais la périphrase (*periphrasis*) est une figure.
- Pléonasme (*pleonasmus*)
- *Periergeia* [vain perfectionnisme]
- *Cacozelon* [affectation de mauvais aloi]
- *Anoikonomēton* [mauvaise organisation du propos] ; *aschēmatiston* [mauvais usage des figures] ; *kakosyntheton* [mauvais agencement des mots]
- *Sardismos* [mélange des dialectes ou des registres de langue]

47 Les moyens de l'ornement sont ensuite énoncés :

- *Enargeia / euidēntia* [évidence, puissance d'évocation], en particulier dans les descriptions<sup>40</sup>

- Comparaisons (*similitudines*): outre la fonction argumentative, elles ont une fonction ornementale. Fonctionnement de la comparaison : l'analogie et la correspondance terme à terme (grec *antapodosis* = latin *redditio*).
  - Brachylogie (*brevitas integra*)
  - *Emphasis* [implication]
  - Aposiopèse (*Aposiōpēsis*)
- 48 D'autres qualités sont enfin mentionnées : simplicité (*apheleia*) ; abondance (*copia*) ; vigueur (*uires*) ; imagination (*phantasia*) ; achèvement et parachèvement (*exergasia* et *epexergasia*) ; puissance d'évocation (*enargeia*). Ces qualités correspondent aux catégories stylistiques (*ideai*) d'Hermogène le rhéteur<sup>41</sup>.

## Le chapitre 4 : l'amplification et l'atténuation

- 49 Le terme latin est *amplificatio* (et les verbes *amplificare*, *augere*), le terme grec *auxēsis*. Pour l'atténuation on a le verbe *minuere*.
- 50 C'est un procédé permanent de la rhétorique : voir Arist. *Rhet.* 1374b-1375a, *Rhet. Her.* II. 47-49, *Subl.* 11-12.
- 51 À la fin du chapitre précédent (§ 90), Quintilien précise qu'il a déjà traité de cette question sur le plan du fond, dans la partie sur l'*inuentio* [III.6 : organisation des arguments]. Ici, il s'agit de la forme (*elocutio*).

### Structure du chapitre 4

- 52 On peut amplifier ou atténuer par le choix des mots, au niveau du signifiant (*in ipso rei nomine*) (§ 1-3a).
- 53 Il existe quatre formes d'amplification :
1. par accroissement (*per incrementum*) (§ 3b-9a) : en ajoutant encore à ce qui paraît être le point le plus haut ; en allant d'emblée au point le plus élevé ; dans le mouvement de la phrase, en reprenant à chaque syntagme ce qui précède, puis en ajoutant quelque chose [= figure de la *gradatio*] ;
  2. par mise en parallèle (*per comparisonem*) (§ 9b-14) : en grossissant une chose et en la mettant en parallèle avec une autre, on obtient un effet de surenchère ; Quintilien distingue bien ce procédé du raisonnement *a minore*, qui appartient à l'*inuentio* ;
  3. par déduction (*per ratiocinationem*) (§ 15-26a). Il s'agit d'inférer une chose d'une autre, soit à partir de ce qui suit, soit à partir de ce qui précède. On peut aussi inviter l'auditeur à inférer quelque chose de grand à partir d'un élément du discours apparemment sans rapport avec le sujet. On peut atténuer, voire passer sous silence un élément pour en faire ressortir un autre par inférence.
  4. Par accumulation (*per congeriem*) (§ 26b-27). Il s'agit d'accumuler des éléments allant dans le même sens, sans phénomène de gradation.
- 54 L'atténuation (*ratio minuendi*) est ensuite abordée (§ 28-29). On recourt aux mêmes procédés, en un mouvement inverse.
- 55 Mais Quintilien met en évidence (involontairement ?) le fait que c'est aussi une forme d'amplification, car l'effet produit est relatif au point de vue adopté. Il le confirme par

sa remarque sur l'hyperbole, qui sert aussi bien à amplifier qu'à atténuer [traitée dans les tropes au chap. 6].

- 56 Cette systématisation ne se trouve pas avant Quintilien. Mais Cousin (1936 : 427-428) en trouve un embryon chez Théophraste, cité dans l'*Epitomē ek tōn Longinou*, § 6 (*Rhet. gr.* Spengel I, p. 326).
- 57 Depuis la *Rhétorique à Alexandre* l'amplification est prioritairement rattachée à l'éloge (*Rhet. Al.*, 1425b37). Cicéron l'inscrit dans l'ornement, mais confirme sa place prééminente dans l'éloge (*De or.* III.104)<sup>42</sup>. Elle sert aussi à l'argumentation, dans la mesure où l'orateur doit « démontrer ce qui est controversé et amplifier ce qui est démontré » (Théon, *Prog.* 65). Enfin, elle a sa place dans l'épilogue ou péroration (*Rhet. Her.* II.47, Cic. *Inv.* I.101-109).
- 58 Le traité *Du Sublime* classe l'amplification parmi les sources du sublime, tout en ayant soin de distinguer sa définition de celle des autres auteurs de traités (*Subl.* 11-12).

## Le chapitre 5 : les *sententiae*

- 59 La traduction par « trait » est sans doute la plus proche du sens de *sententia*, mais d'une part elle compromet la compréhension de l'exposé sémantique du § 1 [comme pour *elocutio*], qui met le mot en relation avec le verbe *sentire* et le nom *sensus* ; d'autre part, elle ne rend pas compte de la polysémie du terme (« pensée », « phrase », « opinion », « sentence », « maxime », « trait d'esprit »), sur laquelle joue Quintilien. C'est aussi en raison de cette polysémie que nous avons fait le choix de conserver le terme latin de *sententia* plutôt que le français « sentence ».
- 60 L'insertion de ce chapitre est une nouveauté. Quintilien s'en explique à la fin du chapitre précédent : il répond à une demande du public, pour qui les *sententiae* sont devenues « pour ainsi dire le seul ornement du style ». Toutefois il trouve leur usage actuel immodéré (4.1).
- 61 Cette nouveauté permet une liberté dans la présentation. Quintilien, de fait, choisit une classification historique, opposant les *sententiae* « anciennes » (*antiquissimae*) et les « plus modernes » (*magis nouae*). Mais à l'intérieur de ce cadre les critères demeurent formels. Il règne parfois un certain flou dans les sous-catégories énumérées.

### Structure du chapitre 5

#### Appellation et définition (§ 1)

- 62 Quintilien thématise le champ lexical *sentire* / *sensus* / *sententia*.

#### Formes

##### Formes les plus anciennes

- 63 § 3-8

- 64 La *sententia* « gnomique », ou « formule générale ». Le terme grec correspondant est *gnōmē*.
- Différents types de *sententiae* : sans justification, avec justification, simples ou doubles ; fondées sur les formes ou modalités du langage : interrogation, comparaison, négation, étonnement etc. et sur certaines figures.
  - Conseils d'usage : ne pas en abuser ; veiller à ce qu'elles ne soient pas fausses ; ne pas les mettre dans la bouche de n'importe qui.
- 65 **§ 9-14 : autres catégories**
- L'enthymème « tiré des contraires »
  - Le *noēma* qui laisse entendre sans dire expressément.
  - La clausule (*clausula*) ou conclusion. Critique de l'engouement contemporain pour ce type de *sententia*.

### Les genres plus récents (§ 15-24)

- 66 **§ 15-19 : les *sententiae* bonnes ou mauvaises**
- Effet de surprise
  - Allusion
  - Transfert d'un contexte à un autre
  - Répétition
  - Avec parallèle
- 67 **§ 20-25 : Les *sententiae* toujours mauvaises**
- 68 Ce sont avant tout celles qui jouent sur un mot, qui reposent sur l'ambiguïté.
- 69 Certaines n'ont qu'une apparence d'ingéniosité, certaines sont creuses, d'autres excessives.

### La juste mesure dans l'emploi des *sententiae*

#### **§ 26-31 : l'excès de *sententiae* est condamnable**

- 70 On notera l'existence de deux courants opposés et fautifs. Les *sententiae* se nuisent les unes aux autres. Leur excès a une incidence négative sur le rythme et sur la couleur du discours. Elles peuvent être superficielles et froides, par exemple lorsqu'on s'en sert pour exprimer une division ou un argument.

#### **§ 32-33 : Une condamnation totale des *sententiae* ?**

- 71 Quintilien n'est pas non plus de cet avis : elles ont leur utilité, elles servent l'ethos et le pathos. On ne peut pas s'en tenir aux « Anciens », mais on doit accepter une évolution du style à chaque génération.

#### **§ 34 : la voie médiane**

- 72 Il existe une voie médiane, un « raffinement acceptable », qui consiste à en faire un usage mesuré. Mais entre les deux extrêmes, l'excès de *sententiae* est, à tout prendre, plus grave.

## Remarques

- Quintilien défend à nouveau le recours raisonné et modéré aux *sententiae* dans son chapitre sur les *genera dicendi* (XII.10.48) : « D'ailleurs ce que nous appelons ordinairement des traits (*sententiae*) et dont ne se servaient pas les anciens, principalement les Grecs (en effet j'en vois chez Cicéron), du moment qu'ils ont un contenu et qu'ils ne sont pas surabondants et qu'ils visent au succès, qui en nierait l'utilité ? »
- Sur *sententiae* et déclamation, voir *infra* « Les grands courants ».

## Histoire de la doctrine

- 73 Le champ est immense, aussi bien en extension thématique qu'en profondeur chronologique. L'ambition de la présente mise au point sera donc modeste<sup>43</sup>.

### Fondements<sup>44</sup>

- 74 Sur le plan philosophique la question du style se pose dans les termes suivants : y a-t-il plusieurs manières de dire la même chose ? Si la réponse est non, le style n'est pas une notion pertinente. C'est la réponse des stoïciens, du moins du stoïcisme ancien<sup>45</sup>. Elle rejoint la question de l'origine du langage<sup>46</sup> : un mot (*uerbum*) pour une chose (*res*), le mot ayant une forme d'analogie avec la chose (par onomatopée, par exemple). Ceci n'est valable que pour les tout premiers mots, la création verbale ayant ensuite pris d'autres voies<sup>47</sup>. Il y a donc un seul « style » possible, celui qui est ajusté aux « choses », aux idées.
- 75 La relation entre la grammaire – terrain privilégié des Stoïciens, qui la rattachent à la dialectique – et la rhétorique naît de ce type d'interrogation. Du reste, au livre VIII de *l'Institution oratoire*, Quintilien renvoie plus d'une fois au livre I. Il faut distinguer dans le domaine de la grammaire ce qui relève de la réflexion, que nous appellerions aujourd'hui linguistique – en particulier l'opposition entre tenants de l'analogie (la langue comme système, fondé sur des analogies, et la constitution de paradigmes) et tenants de l'anomalie (la langue comme corpus, chaque mot, chaque forme étant autonome, comme le prouve la masse des exceptions) – et ce qui concerne l'enseignement. Dans l'enseignement, la grammaire, responsable de la *correction* du langage (*recte dicendi scientia*), s'est surtout préoccupée des fautes que l'élève devra éviter, comme on le voit au livre I avec le chapitre 5, sur les barbarismes et les solécismes. Une question se pose dès lors : dans la mesure où les fautes ressemblent aux figures, toutes deux reposant sur la notion d'écart par rapport à la norme, qu'est-ce qui qualifie le style en tant que tel, au-delà de la correction<sup>48</sup> ? La réponse tient à la différence fondamentale d'orientation entre grammaire et rhétorique : la correction se comprend par rapport au langage lui-même, le style se comprend par rapport à l'auditeur<sup>49</sup>.
- 76 C'est sur cette orientation vers l'auditeur, centrale en rhétorique, que repose toute la théorie du style. Ceci est déjà vrai pour la clarté : Quintilien insiste sur la nécessité d'être compris, qui lui fait rejeter les tours ambigus ou compliqués, que l'auditeur ne peut pas comprendre d'emblée. C'est surtout vrai pour l'ornement, qui s'inscrit dans une stratégie de la séduction, du *placere*. L'amplification et les *sententiae* sont à ranger,

de ce point de vue, dans la catégorie de l'ornement, tout comme les tropes, les figures et la *compositio*.

## Formalisations

- 77 Une fois posées ces bases, on retiendra certaines formalisations, qui se sont affirmées et affinées au cours de l'histoire de la rhétorique. Trois d'entre elles, que la critique a souvent fait remonter à Théophraste (IV<sup>e</sup>- III<sup>e</sup> s. av. J.-C.)<sup>50</sup>, sont particulièrement importantes :
- La partition mots isolés / mots groupés.
  - La doctrine des qualités du style.
  - La doctrine des trois styles (simple, moyen et élevé). Quintilien en traite au livre XII, chapitre 10. Elle ne sera pas abordée ici pour elle-même, même si elle est étroitement liée à celle des qualités du style.

## La partition mots isolés / mots groupés

- 78 Dans la *Poétique*, Aristote<sup>51</sup> procède selon les parties de la *lexis*, examinant successivement la lettre, la syllabe<sup>52</sup>, le nom et le verbe<sup>53</sup>. Le nom et le verbe (mots isolés) sont pour lui la plus petite unité signifiante.
- 79 Dans la *Rhétorique*, il aborde successivement le choix des mots (*Rhet.* III.2-4) et leur combinaison (*Rhet.* III.5-12), examinant les différents types de mots qui conviennent pour un discours en prose : mots propres, mots insolites ou *glossèmes*, métaphores, périphrases et comparaisons<sup>54</sup>. En fait, l'enchaînement des mots (mots groupés) n'est envisagé stylistiquement que du point de vue du rythme, et de l'agencement des *cōla* ou membres de phrase<sup>55</sup>.
- 80 C'est Théophraste qui a formalisé les choses dans son traité *Du style (Peri Lexeōs)*. Selon Denys d'Halicarnasse<sup>56</sup>, il aurait divisé l'élocution (*lexis*) en choix des mots (*eklogē onomatōn*), agencement des mots (*harmonia* ou *synthesis*) et figures (*schēmata*). Les deux premières catégories recouvrent l'opposition mots isolés / mots groupés, le cas des figures étant à part.
- 81 Cette division subsiste après Théophraste. Elle détermine, par exemple, la structure interne de chacun des quatre types de style présentés dans le traité *Du Style (Peri Hermēneias)* de Démétrios (le Ps.-Démétrios de Phalère)<sup>57</sup>. Si elle est absente de la *Rhétorique* à Herennius, Cicéron la présente, au livre III du *De oratore*, comme une chose bien connue<sup>58</sup> et il la développe par la bouche de Crassus.
- 82 S'agissant des mots isolés (§ 149-170), Cicéron considère le recours à des mots propres comme une condition nécessaire, mais non suffisante. L'éclat s'obtient par les mots inusités (notamment archaïques), les mots nouveaux créés par l'orateur, les métaphores, « un domaine très vaste », selon ses propres termes. Pour ce qui concerne les mots groupés (§ 171-212), il envisage successivement leur arrangement<sup>59</sup> et le rythme de la phrase, c'est-à-dire la *compositio* (§ 173-190), avant d'aborder les figures. Quintilien hérite donc d'une tradition bien établie. Il traitera de la *compositio* tout à la fin, après les figures (IX.4)<sup>60</sup>.



- 83 Il faut toutefois souligner que l'agrément à l'oreille ne concerne pas seulement la *compositio* (par exemple la nécessité d'éviter l'hiatus), mais aussi les mots pris isolément ; dans le chapitre sur l'ornement<sup>61</sup>, Quintilien déclare :

Car tout comme les syllabes composées de lettres qui sonnent mieux sont plus éclatantes, de même les mots composés de ces syllabes sont plus mélodieux, et plus un mot a de substance sonore, plus il est beau à entendre. Et l'union aussi des mots entre eux produit un effet identique à celui de l'union des syllabes, si bien que telle association sonne mieux que telle autre. Leur emploi, pourtant, est varié, car à des atrocités se prêteront mieux des mots même rudes à entendre. D'une manière générale on considère que, parmi les mots isolés, les meilleurs sont ceux dont la sonorité est soit la plus éclatante soit la plus harmonieuse. (VIII.3.16-17).

Il est remarquable que cette partition ait conditionné, au moins en partie, la distinction entre tropes (mots isolés) et figures (énoncés)<sup>62</sup>. Les premiers relèvent de la grammaire, et particulièrement d'une grammaire stoïcienne, soucieuse de la relation entre *res* et *uerba* ; les secondes relèvent de la rhétorique, probablement sous une influence péripatéticienne<sup>63</sup>. Mais les frontières sont poreuses et il règne un certain flou dans les définitions de la figure, comme en témoignent celles que propose Quintilien lui-même (VIII.6.1, IX.1-9 et IX.2.1). C'est Françoise Desbordes qui présente l'analyse à nos yeux la plus claire :

Le trope est fondamentalement une impropriété, tout ce qui entend se substituer au nom propre de la chose dont on parle : le trope se définit du point de vue des choses, prises une par une, il relève de la dénomination, de la désignation. La figure, au contraire, qui peut fort bien n'utiliser que des termes propres, se définit du point de vue de l'auditeur, auquel on s'adresse en principe à l'aide d'énoncés et non par mots isolés. [...] Si le trope est un écart par rapport à la dénomination propre, la figure est un écart par rapport à l'énoncé non marqué. (Desbordes 1996, p. 118<sup>64</sup>)

## Les qualités du style<sup>65</sup>

### Aristote, Isocrate, la *Rhétorique* à *Alexandre*

- 84 Chez Aristote les qualités du style oratoire sont présentes, mais subsumées par une qualité unique, et pas encore systématisées<sup>66</sup>. Dans la *Rhétorique* il présente successivement (III.2, 1404b-1406b) clarté<sup>67</sup>, convenance, puis le fait de s'écarter de l'usage courant, la seule propriété des mots produisant un style plat. C'est alors qu'il envisage les différents types de mots (courants, insolites, homonymes et synonymes, métaphores – qu'il développe largement –, périphrases...) La correction apparaît plus tard (chapitre 5, 1407a). Il refuse en revanche d'entrer dans le détail d'autres qualités possibles (chapitre 12, 1414a). Cette critique vise probablement l'école d'Isocrate.
- 85 Isocrate, contemporain de Platon et d'Aristote, a en effet fondé une école. S'il n'a pas laissé de traités au sens strict, plusieurs de ses discours ont en réalité une fonction pédagogique et présentent des débats et des réflexions autour de l'enseignement de l'éloquence<sup>68</sup>, de sa définition, de ses visées, de ses méthodes. Tel est le cas du *Contre les sophistes*, qui introduit plusieurs notions fondamentales, qui deviendront des éléments constitutifs de la rhétorique postérieure<sup>69</sup>. S'agissant du style, il distingue, dans le *Panegyrique d'Athènes*, les « vrais discours » au style oral et simple, et les discours « panegyriques », plus élaborés, qui recherchent l'agrément du style<sup>70</sup>. Dans ce domaine, son principal souci est l'arrangement rythmique et phonique de l'énoncé, qui lui fait reprendre certaines « figures gorgianiques<sup>71</sup> ».

- 86 D'une manière générale, une des premières questions qui préoccupent à cette époque les orateurs et ceux qui réfléchissent sur l'éloquence, est celle de la situation de la prose par rapport à la poésie : l'orateur a-t-il la même liberté que le poète ? La réponse d'Aristote est plutôt non et il condamne pour cette raison le style de Gorgias<sup>72</sup>, dont on a fait le maître d'Isocrate.
- 87 Mais Aristote et Isocrate n'envisagent pas le discours du même point de vue : Aristote traite *principalement* du genre judiciaire, Isocrate du genre « panégyrique ». Il reste le genre délibératif, qui est au centre d'un traité d'inspiration isocratique : la *Rhétorique à Alexandre*<sup>73</sup>. C'est là qu'on trouve exposées pour la première fois les qualités de la narration : clarté, concision, crédibilité<sup>74</sup>. Aristote critique cette conception<sup>75</sup>, qui remonte probablement à Isocrate.
- 88 On a, depuis Cicéron<sup>76</sup>, identifié deux « écoles », celle d'Isocrate (plus rhétorique) et celle d'Aristote (plus philosophique), qui se seraient, dans un second temps, réunies. Quintilien reste à peu près sur ce schéma, en le diversifiant et en le prolongeant (*Inst.* III.1.13-14). Puis il en vient à Théophraste.

### Théophraste

- 89 Théophraste est l'élève d'Aristote et son successeur. Que la doctrine des quatre qualités du style ait été présente chez lui semble confirmé par le témoignage de Cicéron. Voici ce que dit ce dernier lorsqu'il s'emploie à définir le style simple :

Le vocabulaire (*sermo*) sera pur et bien latin (*purus et Latinus*), l'expression claire et nette (*dilucide planeque*), on regardera attentivement ce qui convient (*quid deceat*) ; il manquera seulement la quatrième des qualités du style selon Théophraste, la parure (*ornatum illud*) que donnent l'agrément et l'abondance. (*Or.* 79 = Theophr. fr. 684 FORTENBAUGH, trad. Bornecque, CUF, 1921)

Correction (*hellenismos*), clarté (*saphēneia*), convenance (*prepon*), et ornement (*kosmos*) : les quatre qualités sont clairement établies par Théophraste<sup>77</sup>.

### Après Théophraste

- 90 Il nous manque les textes de nombreux auteurs de la période hellénistique, en particulier Hermagoras (moitié du II<sup>e</sup> s. av. J.-C.), Athénée (II<sup>e</sup> s. av. J.-C.), et du premier siècle avant J.-C., Théodore de Gadara, Apollodore de Pergame, Apollonius Mōlon, qui sont cités par Cicéron ou par Quintilien<sup>78</sup>.
- 91 De cette période, il faut retenir la doctrine stoïcienne (d'origine grammaticale), que nous ne connaissons aussi qu'indirectement<sup>79</sup>. *A priori*, il n'y a, dans le stoïcisme ancien (III<sup>e</sup> siècle), pas de place pour le style, puisque les mots (*uerba*) n'ont d'autre fonction que de désigner les choses (*res*)<sup>80</sup>.
- 92 Toutefois il y a eu une évolution dans la doctrine, puisqu'on trouve une liste de cinq qualités du style chez Diogène Laërce<sup>81</sup> : correction (*hellenismos*), clarté (*saphēneia*), concision (*syntomia*), convenance (*prepon*) et apprêt (*kataskēuē*)<sup>82</sup>, liste qu'il attribue à Diogène de Babylone (III<sup>e</sup> - II<sup>e</sup> s. av. J.-C.). Ces vertus expriment une norme, celle de l'énoncé non marqué, qui doit être celle de toute expression.
- 93 Le principal apport des Stoïciens est l'introduction de la brièveté ou concision (*syntomia*)<sup>83</sup>. Or cette qualité semble avoir été d'abord propre à la narration : celle-ci doit être claire, brève, vraisemblable ou crédibile<sup>84</sup>. La relation entre qualités du style et qualités de la narration, en particulier celle de l'antériorité de l'une par rapport à

l'autre, a été discutée<sup>85</sup>, et l'on assiste à un phénomène d'interpénétration de ces deux éléments de doctrine. Si l'on envisage le moyen stoïcisme (II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> s.), Panétius – d'après Cicéron – oppose deux types de style, *contentio* et *sermo*, tous deux définis par la simplicité et la concision, mais le premier les complétant par la puissance, le second par la grâce<sup>86</sup>. On ne trouve rien de tel chez Quintilien<sup>87</sup>.

- 94 Appartient probablement à cette période le traité de Démétrios (le Ps.-Démétrios de Phalère), *Du style (Peri hermēneias)* que P. Chiron date du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>88</sup>. Il établit un système à quatre types de style (*characterēs*), qui sont, de fait, fondés sur des qualités du style : grand (*megaloprepēs*), élégant (*glaphyros*), simple (*ischnos*), véhément (*deinos*), avec leurs dérivés fautives : froid (*psychros*), affecté (*kakozēlōn*), sec (*xēros*), disgracieux (*acharis*). Pour chacun il envisage successivement le contenu, puis le style, comprenant le choix des mots, l'agencement des mots (*synthesis*) et les figures. Il ne semble pas que Quintilien s'en soit inspiré.

## À Rome

- 95 La *Rhétorique à Herennius*<sup>89</sup>, premier traité en latin, hérite de divers courants<sup>90</sup>. S'agissant des qualités du style, le traité présente une autre distribution :

Voyons maintenant quelles qualités doit comporter un style (*elocutio*) pour être adapté et parfait (*commoda et perfecta*). Celui qui conviendra le mieux à l'orateur doit présenter trois qualités (*tres res*) : élégance (*elegantia*), agencement des mots (*compositio*), beauté (*dignitas*). L'élégance est ce qui fait que chaque idée paraît exprimée dans une langue pure et intelligible. On y distingue correction du latin (*Latinitas*) et clarté (*explanatio*). (*Rhet. Her. IV.17*, trad. G. Achard)

Correction et clarté sont donc regroupées sous le chef d'élégance (*elegantia*, le mot comportant le sème /précision/). L'agencement des mots (*compositio*) est autonome et l'ornement est remplacé par la *dignitas* dont la définition fait réapparaître la racine \*ord-n<sup>91</sup> :

Donner de la beauté au style, c'est orner le discours (*ornata oratio*) en le relevant par la variété. Ce caractère comporte les figures (*exornationes*) de mots et les figures de pensée. (*IV.18*)

- 96 Cicéron traite des qualités du style principalement<sup>92</sup> dans le *De oratore*, puis dans l'*Orator*<sup>93</sup>. Dans le *De oratore* les qualités du style sont posées par Crassus dès le début de son exposé sur l'*elocutio* :

En quoi consiste le meilleur mode d'élocution sinon dans la bonne latinité, la clarté, le brillant, enfin la convenance et l'accord du style avec le sujet, quel qu'il soit ? (*ut latine, ut plane, ut ornate, ut ad id quodcumque agetur apte congruenterque dicamus ?*) (*De or. III.37*)

Il les traitera successivement, tout en précisant que les deux premières doivent être considérées comme déjà acquises par l'orateur adulte et actif. Dans l'*Orator* la doctrine des qualités est rattachée à celle des trois styles<sup>94</sup> et des trois fonctions du discours (*probare, delectare, flectere* : *Or. 69*) et, en amont, à celle de l'opposition entre poète et orateur (*Or. 66-68*). C'est pour le style simple (*summissus et humilis*, mais aussi *subtilis et acutus*) que la description est la plus complète et que sont mentionnées les quatre qualités du style.

- 97 Parmi les auteurs qui ont une influence sur Quintilien, une place spécifique doit être faite à Denys d'Halicarnasse (68-8 av. J.-C.), qui écrit en grec, mais vit à Rome. Son œuvre relève de ce que nous appelons la critique littéraire, mais ses études sur les auteurs grecs, notamment les orateurs attiques, étaient destinées à la formation des

orateurs à qui il s'agissait de fournir des modèles. Or l'imitation passe par l'analyse, notamment l'analyse des qualités et des défauts du style<sup>95</sup>. Denys, au fur et à mesure qu'évoluent sa carrière et sa production, enrichit considérablement la doctrine. Dans le *Lysias*, il énumère toute une série de qualités (pureté, style parlé, clarté, brièveté, densité, puissance d'évocation ou *enargeia*, convenance, vraisemblance<sup>96</sup>) mais met l'accent sur ce qui est spécifique de cet auteur (la grâce) ; il évalue les qualités des autres orateurs par rapport à Lysias, qui constitue de fait une sorte d'étalon. Plus tard, dans le *Thucydide* et la *Lettre à Pompée Géminos*<sup>97</sup>, il établit un système plus précis, distinguant trois qualités nécessaires (correction, clarté, concision) et des qualités adventices, facultatives : puissance d'évocation (*enargeia*), imitation des caractères et des émotions (*ēthos et pathos*), mise en œuvre (*kakaskeuē*), vigueur... La convenance est considérée comme la principale qualité. F. Desbordes reconnaît là un syncrétisme entre les influences de Théophraste (pour les qualités nécessaires), des Stoïciens (pour la brièveté) et de la tradition isocratique (pour l'accumulation des qualités adventices<sup>98</sup>).

- 98 L'existence des qualités secondaires ouvre sur les besoins lexicaux d'une critique littéraire toujours plus précise. La liste des qualités que Quintilien ajoute à la fin de son chapitre 3, nommées en vrac, évoque les catégories stylistiques (*ideai*) d'Hermogène. Quoique Hermogène soit nettement plus tardif, on peut déceler ici l'existence d'un début de formalisation pour ces qualités du style, qu'Hermogène systématisera<sup>99</sup>.
- 99 Quintilien cite souvent Caecilius de Calè-Actè (I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) et Celse (I<sup>er</sup> s. ap. J.-C.), dont les traités sont perdus<sup>100</sup>. Parmi les ouvrages potentiellement contemporains de Quintilien, il faut faire une place particulière au traité *Du Sublime* du Ps.-Longin. Il y est fait régulièrement allusion à des qualités du style, mais dans une organisation d'ensemble qui est totalement originale et qui subordonne les divisions habituelles à sa visée première : comment obtenir un effet sublime (*hypsos*).

## La question des défauts

- 100 Les défauts (*uitia*) sont très logiquement associés aux qualités ou vertus du style (*uirtutes*)<sup>101</sup>. Juste après avoir énuméré les qualités, au livre I, Quintilien ajoute : « il y a tout autant de défauts (*uitia*), qui sont le contraire des vertus susnommées<sup>102</sup> » (*Inst.* I. 5.1). En fait, les défauts ne sont pas toujours le contraire des qualités.
- 101 La tradition aristotélicienne, qui valorise la *mesotēs*, le « juste milieu », considère qu'il y a défaut dès lors qu'il y a excès, et ceci dans les deux sens : « Il [le style] ne doit être, de plus, ni trop bas ni trop distingué<sup>103</sup>, mais approprié<sup>104</sup> ». C'est donc la convenance qui peut garder l'orateur de l'un et l'autre excès. Aristote analyse surtout l'excès de recherche, qui produit un style froid (*psychros*)<sup>105</sup>. Il en énumère les causes, qui concernent principalement le choix des mots.
- 102 Théophraste envisageait probablement, dans la continuité d'Aristote, le bon style comme une médiété entre des excès et des défauts combinant les quatre qualités du style. Il reprend à Aristote les deux notions d'excès et de convenance, mais il en introduit une nouvelle, celle des vices voisins<sup>106</sup>. Nous avons pour cela le témoignage de Démétrios, qui a étendu ce principe à tout son système :
- De même que certains défauts avoisinent certaines qualités (comme témérité et courage, fausse honte et pudeur), de la même manière, pour les types de style, certaines formes vicieuses avoisinent les bonnes. Nous parlerons d'abord des défauts du grand style qui a pour nom « style froid » et que Théophraste définit

ainsi : « est froid ce qui excède l'expression adéquate ». (*Dem. Eloc.* 114 = Theophr. fr. 686 FORTENBAUGH)

Or l'idée des vices voisins a une importante postérité.

- 103 D'abord chez Démétrios : dans son traité chacun des quatre types de style a sa propre dérive, caractérisée par l'excès des procédés qui lui sont propres. Ainsi le grand style devient froid ; le style élégant, affecté ; le style simple, sec ; le style véhément, disgracieux.
- 104 On retrouve le même principe dans la *Rhétorique à Herennius*, mais adapté à la théorie des trois styles : « Il faudra veiller, en voulant pratiquer ces styles, à ne pas tomber dans des défauts plus ou moins proches (*finituma et propinqua uitia*)<sup>107</sup> ». Les dérives propres à chacun des trois types de style sont les suivantes : le style élevé devient boursoufflé, le style moyen, flasque, le style simple, sec. C'est donc dans le cadre de la doctrine des types de style que s'est développé cet intérêt pour les défauts voisins. Il s'agit typiquement de dérives. Et les dérives naissent de l'absence de convenance ou de l'absence de mesure.
- 105 Quant à Quintilien, son statut de professeur lui fait porter une attention toute particulière aux défauts. C'est évident pour la correction : bien parler ou bien écrire, c'est d'abord éviter les fautes, barbarismes et solécismes (*Inst.* I.5). Le problème est alors l'établissement de la norme, définie par Quintilien comme un accord entre les hommes cultivés, *consensus eruditorum* (I.6.45)<sup>108</sup>. Il ne revient pas sur ce thème en VIII.1, renvoyant aux chapitres sur la grammaire. S'agissant de la clarté (VIII.2), il développe surtout ses contraires, l'impropriété et l'obscurité. Il en énumère les causes, qui sont autant de défauts à éviter. L'enjeu est toujours de se faire comprendre et il se situe là dans la tradition rhétorique la plus classique. Pour l'ornement (VIII.3), la notion fondamentale d'écart rend la question des défauts délicate à appréhender<sup>109</sup>. Une solution est le recours à la mesure, qui est précisément le contraire de l'excès : un écart, certes, mais modéré. C'est ce qui se passe pour le choix des mots. Prenons l'exemple des archaïsmes : l'ancienneté d'un mot lui confère de la dignité, voire de l'éclat, mais il faut en user avec mesure et à condition de ne pas donner une impression d'affectation (VIII.3.25-30). Pour les mots groupés, Quintilien est plus tranché : « la première qualité, c'est l'absence de défauts » (§ 41). Il en donne ensuite la liste, sans faire beaucoup de nuances : curieusement, c'est donc pour la partie la plus subtile du style (les énoncés) que le départ entre défauts et qualités se fait de la manière la plus nette.
- 106 La question des vices voisins a pour Quintilien une portée générale, ce qui l'amène à l'aborder dans des passages introductifs :
- Cela, du reste, est si vrai que – puisqu'en ce domaine surtout défauts et qualités se touchent – même ceux qui ont des défauts de style leur donnent pourtant le nom de qualités. (*Inst.* VIII.3.7)
- Et un peu plus bas, à propos du *cacozelon* :
- En traitant de l'*ornement*, en effet, j'aurai régulièrement à exposer quels sont les défauts qui ressemblent à des qualités et qui doivent être évités. (VIII.3.58)
- Mais il y a un lieu de l'*Institution* où la notion est approfondie et analysée dans son processus même. C'est à propos de l'imitation des auteurs, car en voulant reproduire une qualité, on risque de tomber dans le défaut voisin :
- C'est ce qui arrive à ceux qui, sans avoir examiné à fond ses qualités [sc. de l'auteur imité], se sont attachés à ce qui se perçoit en quelque sorte à première vue [...]. Ils glissent vers le pire et ils embrassent les défauts qui avoisinent les qualités (*proxima uirtutibus uitia comprehendunt*) ; ils remplacent la noblesse par l'enflure, la concision

par la maigreur, la force par la témérité, la richesse par l'extravagance, l'agencement rythmique par le sautellement, la simplicité par la négligence. (*Inst.* X. 2.16)

Ce passage est intéressant dans la mesure où il concerne non plus la théorie, mais la pratique (*exercitatio*). C'est au moment de produire un texte par imitation (*effingere*), qu'on risque de basculer d'une qualité dans un défaut proche.

## Les grands courants à l'époque de Quintilien

- 107 En présentant le préambule comme un manifeste littéraire, nous avons affirmé que Quintilien prenait parti dans les débats de son temps. Mais quels sont ces débats ? quels sont les courants existants ?

### Atticisme vs asianisme

- 108 À l'époque de Quintilien la querelle entre le courant « attique » (ou « atticiste ») et le courant « asiatique » (ou « asianiste »), auxquels il faut ajouter l'école « rhodienne », est dépassée, ce qui n'empêche pas l'auteur de l'*Institutio* de chercher à la réactualiser. Cela fait une grande différence avec Cicéron, qui était partie prenante dans le débat. Laissons de côté ici la question de savoir si de telles « écoles » ont ou non existé, s'il s'agit de pures reconstructions<sup>110</sup>. Lorsqu'il en traite, à propos des types de style (*genera dicendi*), Quintilien présente la division comme *antiqua* et il l'aborde dans une perspective historique (XII.10.16-48). Mais il donne, à propos de certaines critiques de Cicéron, une indication intéressante sur la définition de l'atticisme et sur sa position vis-à-vis de ce courant :

À la vérité, ceux qui l'ont accablé, ce furent principalement ceux qui avaient désiré passer pour des imitateurs des attiques. Cette coterie (*haec manus*), comme si elle eût été initiée à des mystères, le poursuivait comme un étranger. [...] Aussi, maintenant encore, les orateurs secs, sans sève ni sang... vont se cacher à l'ombre de ce grand nom <d'Attiques>. (XII.10.14-15)

La distinction entre (véritables) « attiques » et « atticistes » est ainsi justifiée<sup>111</sup>.

- 109 Or Quintilien se réfère à cette division dans le préambule du livre VIII, dans le cadre de son éloge de l'élocution. C'est dans cette partie de l'éloquence, dit-il, qu'on peut fonder un jugement sur les types de style, les *genera dicendi*<sup>112</sup> :

Ce n'est pas que les « asianistes » ou les décadents en tout genre (*quocumque alio genere corrupti*) n'aient pas su repérer les idées ou les mettre en ordre, ni que les orateurs que nous qualifions d'« arides » aient été stupides ou aveugles dans leurs plaidoiries, mais c'est au niveau de l'élocution qu'il a manqué aux uns le discernement et la mesure, aux autres la force ; c'est donc là que résident à l'évidence défauts et qualités du discours. (VIII.pr.17)

- 110 Le nom d'« atticistes » n'est pas prononcé, mais il s'agit évidemment de cela : le style « aride » ou « sec » est le principal défaut reproché aux atticistes<sup>113</sup>. Une double condamnation intervient ici : manque de mesure pour les asianistes, manque de force pour les atticistes. On retiendra aussi l'expression *quocumque alio genere corrupti* qui affirme deux choses : d'une part les asianistes ont un style corrompu, d'autre part il y a d'autres styles corrompus. Quintilien se situe donc dans une problématique contemporaine.



## Anciens vs modernes : Quintilien et Tacite

- 111 Pour faciliter l'analyse, nous nous référerons aussi au *Dialogue des orateurs* de Tacite, qui présente, dans sa deuxième partie (chap. 16-27), un affrontement entre Aper, représentant des « modernes » et Messalla, défenseur des « anciens ». Certes, Tacite écrit sous Trajan, mais la discussion fictive que présente le *Dialogue* est censée se passer en 75, sous Vespasien. L'*Institution oratoire* se situe chronologiquement juste entre les deux.
- 112 Cette opposition a, dans le *Dialogue*, quelque chose d'asymétrique : Messalla note qu'Aper n'a pas nommé d'auteurs contemporains en dehors de ceux qui participent au dialogue ; il a seulement décrit un style (26.6 et 23.5-6). D'un côté on a donc les défenseurs d'auteurs du passé, servant de modèles, de l'autre la défense moins d'auteurs contemporains que d'un style contemporain, tel qu'il se pratique chez les orateurs et les déclamateurs, un style vivant. De fait, le débat se situe à deux niveaux : d'un côté, quels auteurs faut-il lire et imiter ? de l'autre, parmi les styles pratiqués actuellement, lesquels faut-il choisir ou rejeter ? Ce n'est pas tout à fait la même chose, mais le système éducatif à Rome, fondé sur l'imitation, fait que les deux sont étroitement liés.
- 113 Quintilien, qui est d'abord un professeur, prend tout particulièrement en compte la lecture des auteurs. Mais dans les passages d'introduction ou de commentaire, il donne aussi son opinion sur les styles qui se pratiquent à son époque. Il critique aussi bien le style corrompu des « modernes » déclamateurs que le style sec et faible du courant « archaïsant », assez proche des « atticistes » (voir par exemple VIII.5.32<sup>114</sup>). À le lire, il semble qu'à son époque le style « moderne » soit triomphant, alors que le style opposé, de type « archaïsant » est beaucoup moins représenté. Il est probable que ce dernier style se soit constitué en réaction au style corrompu<sup>115</sup>.
- 114 La question de la lecture et des auteurs modèles est traitée dans l'*Institution* à trois niveaux, en I.8 pour les enfants, en II.5 pour les adolescents et en X.1 pour les orateurs adultes. Dans le premier cas le critère moral est déterminant ; dans le second, Quintilien passe à un critère stylistique et ouvre la liste aussi bien à des auteurs anciens qu'à des modernes, excluant les extrêmes et recommandant une grande vigilance<sup>116</sup>. Enfin, en X.1 la visée est beaucoup plus large et on a affaire à une forme d'histoire littéraire générale. Dans cette liste, s'il exclut les orateurs vivants, il inclut des orateurs récents, qu'il a pu connaître (*Inst.* X.1.118-122).
- 115 Qui sont, parmi les orateurs, les auteurs « anciens<sup>117</sup> » ? Il est difficile d'inférer des deux ouvrages une périodisation précise, mais quelques points sont établis. Quintilien comme Tacite distinguent d'une part les premières générations d'orateurs, dont les figures symboliques sont Caton et les Gracques<sup>118</sup>, et d'autre part la génération de Cicéron, avec notamment César, Asinius Pollion, Calvus, Brutus et Cassius. Les premiers (*ueteres* ou *antiqui*) ont un style trop rude, qu'on ne saurait imiter. Quant aux auteurs de la génération de Cicéron, ils sont proposés par Quintilien comme modèles, en tenant compte de leurs différences (X.2.25)<sup>119</sup>. C'est surtout vrai, évidemment, de Cicéron, qui reste pour lui le modèle par excellence (X.1.109-112)<sup>120</sup>. Chez Tacite, en revanche, Aper présente une critique en règle du premier style de Cicéron<sup>121</sup>. Mais cette génération n'est pas qualifiée chronologiquement, ni par Quintilien, ni par Tacite, qui toutefois pose la question : Messalla la rattache au passé, Aper plutôt au présent, dans la mesure où 120 ans peuvent être embrassés par une chaîne de témoins vivants<sup>122</sup>.

- 116 À la vérité, la génération d'Auguste, qui fournit les meilleurs modèles pour la poésie, n'est pas non plus qualifiée chronologiquement. En fait, pour Quintilien l'ensemble de la période qui correspond aux générations de Cicéron, puis de Virgile constitue à la fois un entre-deux non défini et une longue apogée<sup>123</sup>.
- 117 Il y a dans le chapitre VIII.5 sur la *sententia* un passage qui montre Quintilien entrant dans le débat – présenté comme un dialogue fictif (*sermocinatio*) – sur la référence aux « anciens » (*ueteres*) :
- Mais, dira-t-on, c'est une façon de s'exprimer (*sc. l'usage de sententiae*) que les anciens ne pratiquaient pas. – Jusqu'à quelle époque nous faites-vous remonter dans le passé ? Si c'est la plus reculée, eh bien, Démosthène a fait bien des choses que personne n'avait faites avant lui. Comment pourrait-on apprécier Cicéron, si l'on pense que rien ne doit être changé chez Caton ou les Gracques ? Et encore la manière de parler était-elle bien plus simple avant eux. (VIII.5.33)
- « Jusqu'à quelle époque nous faites-vous remonter dans le passé ? » Dans sa réponse Quintilien distingue – pour l'éloquence romaine – quatre périodes : avant Caton et les Gracques ; Caton et les Gracques ; Cicéron ; et, implicitement, maintenant. Mais la présentation laisse entrevoir l'idée d'un processus continu, qui correspond exactement à la théorie de l'imitation qu'il développe en X.2. Chaque génération a apporté quelque chose à l'éloquence, ce qui est ancien est reçu, mais non sacralisé ; il faut savoir inventer.
- 118 Qui sont les auteurs « modernes<sup>124</sup> » ? Le type en est Sénèque<sup>125</sup>. Mais du point de vue chronologique, Tacite fournit un élément très intéressant : pour Aper comme pour Messalla, un tournant s'opère avec Cassius Sévère<sup>126</sup>, qui vivait sous Tibère. Quintilien, qui lui consacre une notice assez développée (X.1.116-117), le place à la dernière place des auteurs qu'il n'a pas connus<sup>127</sup> : c'est une façon de dire qu'avec lui commencent, chronologiquement en tout cas, les *noui*. Or avec lui commence aussi un nouveau style, différent de celui de la déclamation, ainsi que l'a bien analysé Michael Winterbottom dans un article qui a fait date<sup>128</sup>.

## Le style des délateurs

- 119 Cassius Sévère était ce qu'on appelle un délateur, c'est-à-dire qu'il s'était spécialisé dans l'attaque (alors que traditionnellement seule la défense était bien vue), et plus précisément la dénonciation au service de l'empereur. Il y a eu ensuite beaucoup d'autres délateurs, notamment sous Claude, sous Néron et sous les Flaviens. Le style de l'attaque est naturellement un style agressif, ce que reconnaissent à la fois, pour Cassius Sévère, Quintilien et le Messalla du *Dialogue*. Celui-ci dit de lui qu'il a « plus de fiel que de sang (*plus bilis quam sanguis*) » et il conclut : « il ne boxe pas, il fait le coup de poing (*non pugnat sed rixatur*) » (*Dial.* 26.4-5). Voici maintenant la notice, nuancée, de Quintilien :
- S'il avait eu, outre ses autres qualités, un ton juste et de la dignité (*colorem et grauitatem*) dans le style, il aurait mérité une place parmi les premiers orateurs. Car il a beaucoup de talent (*ingenii plurimum*) et une étonnante âpreté (*acerbitas*), de l'esprit (*urbanitas*) et le sens du dialogue (*sermo*), mais il a plus accordé à la bile qu'au jugement (*sed plus stomacho quam consilio dedit*). En outre, comme ses traits d'esprit sont amers, cette amertume prête elle-même souvent à rire. (*Inst.* X. 1.116-117)



- 120 Ce style agressif sera celui des délateurs. Ils sont de bons orateurs, ils gagnent souvent leurs causes, mais ils sont moralement condamnables. D'où le souci quasiment obsessionnel de Quintilien d'affirmer et de répéter que l'orateur est d'abord un homme de bien, un *uir bonus*. On a pu s'étonner que Quintilien ne les condamne pas plus directement, notamment s'agissant de Domitius Afer<sup>129</sup> : c'est évidemment pour des raisons politiques, Quintilien étant lié au pouvoir des Flaviens<sup>130</sup>. Mais il se rattrape en quelque sorte par ses développements « moraux ».
- 121 Ce que M. Winterbottom a mis aussi en évidence, c'est qu'on trouve, dans l'*Institution*, la description – et la condamnation – du style des délateurs<sup>131</sup>. Juste après le chapitre sur l'apprentissage de la déclamation, Quintilien évoque un style spontané, « naturaliste », qui se fonde sur le seul talent naturel (*ingenium*) et fait fi des préceptes et de l'art. Il offre deux visages. Dans sa version « *naturalist declaimer* » (II.11), l'orateur enchaîne les développements tout faits, les *sententiae* grandiloquentes, parfois percutantes. Dans sa version « *naturalist delator* » (II.12), il attaque avec audace, se laissant porter par son élan ; ceci, au risque de faire perdre son client. La condamnation de Quintilien est claire :
- C'est juger de façon erronée que de croire plus vigoureux ce qui est sans art [...], de croire qu'il y a plus de vigueur à forcer qu'à ouvrir, à rompre qu'à dénouer, à traîner qu'à guider. (II.12.2)
- Il est bien obligé de leur concéder des réussites, mais il les tempère aussitôt :
- En cherchant toujours l'outrance, il [*i.e.* l'orateur « naturaliste »] trouve parfois quelque grandeur, mais de telles réussites sont rares et ne compensent pas les autres défauts. (II.12.5)
- Il en va de même pour les *sententiae* et surtout pour la « performance », l'action oratoire.
- 122 En tout cas, à en juger par ces deux chapitres, ce style était réellement pratiqué.

### L'éloquence corrompue<sup>132</sup>

- 123 Le style « corrompu » (*corruptus*) est régulièrement évoqué et condamné par Quintilien. L'adjectif est d'ailleurs souvent associé à *uitiosus*<sup>133</sup>. Il s'agit principalement du style de certains déclamateurs, mais il peut aussi s'agir aussi d'autres auteurs, car c'est un courant qui dépasse la seule éloquence. Quintilien avait écrit, avant l'*Institutio*, un *De causis corruptae eloquentiae*<sup>134</sup>, auquel il fait plus d'une fois référence<sup>135</sup>. Si le thème était rebattu, le désir de l'aborder dit quelque chose de Quintilien. Il y a chez lui une obsession de ce style, sans doute parce qu'il a du succès, alors qu'il ne respecte pas les « préceptes » de l'*ars rhetorica* que Quintilien enseigne et à l'utilité desquels il croit.
- 124 Il correspond en grande partie au style « moderne » critiqué par Messalla dans le *Dialogue des orateurs* (*Dial.* 26). Les figures emblématiques en sont Mécène et le déclamateur Gallion<sup>136</sup>, qui se situent chronologiquement bien avant Quintilien et Tacite, et même avant la date fictive du *Dialogue*. Le style de Mécène a été analysé par Sénèque dans la lettre à Lucilius 114, qui commence ainsi : « Tu demandes pourquoi à certaines époques est apparu un style corrompu (*corrupti generis oratio*) ». La description qui suit, très précise, n'a rien à envier à celles de Quintilien et de Tacite<sup>137</sup>.
- 125 Qu'en est-il, à la fin du premier siècle, chez Quintilien ? Le style corrompu se caractérise avant tout par une recherche excessive et de mauvais aloi (*mala adfectatio*) :

c'est ainsi qu'est défini le *cacozelon*, tel qu'il est présenté au livre VIII<sup>138</sup>. Quintilien l'envisage d'abord en général :

Sous la même appellation est englobé en effet tout ce qui est ampoulé (*tumida*), insignifiant, mièvre, redondant, recherché à l'excès (*arcessita*<sup>139</sup>), exubérant. Finalement, est appelé *cacozelon* tout ce qui est au-delà d'une qualité (*quidquid est ultra uirtutem*), lorsque le talent naturel s'exerce sans discernement (*iudicium*) et se laisse abuser par une apparence de bien, ce qui est pour l'éloquence le pire des défauts : de fait, les autres, on ne s'en garde pas assez, celui-ci, on le recherche. (VIII.3.56)

Puis spécifiquement pour l'*elocutio* :

Mais pour le style, la corruption (*corrupta oratio*) réside surtout dans les mots impropres ou redondants, dans une densité obscure, dans un agencement des mots heurté, dans la recherche puérile de mots qui se ressemblent ou qui sont ambigus. (VIII.3.57)

126 D'autres caractéristiques du style corrompu se trouvent dans l'ensemble de l'*Institutio*. Retenons quelques passages.

- En II.5.22, il s'agit, dans le choix des auteurs à lire, de préserver les adolescents des dangers d'un certain style contemporain (*recens*) : « ... de peur que, séduits par le maniérisme fleuri de notre style moderne, ils se laissent flatter par son charme pernicieux et ne préfèrent ce genre de fadeur... » (*ne recentis huius lasciuiae flosculis capti, uoluptate praua deleniantur, ut praedulce illud genus... adamant*) ». On retiendra tout particulièrement *flosculi* [petites fleurs] et *lasciuia* [mollesse], qui se retrouvent ailleurs.
- En X.1.43, juste avant d'exposer la liste de lecture, Quintilien présente les différents types de style qui sont à la disposition de l'orateur. L'un des deux « extrêmes » est ainsi décrit : « d'autres aiment le style voluptueux et affecté d'aujourd'hui (*recens haec lasciuia deliciaeque*) et tous les procédés qui n'ont en vue que le plaisir d'une multitude sans culture ».
- En XII.10.73, la question est de savoir comment être populaire : « C'est en effet une très grave erreur que de croire qu'on gagnera mieux la popularité et les applaudissements en recourant à un style défectueux et corrompu (*uitiosum et corruptum dicendi genus*), qui s'abandonne à des caprices de vocabulaire (*uerborum licentia exsultat*), qui s'ébat de petits traits puérils (*puerilibus sententiolis lasciuat*), qui s'enfle d'une emphase sans mesure (*immodico tumore turgescit*), qui s'enivre de lieux communs sans consistance ou qui s'émaille de fleurettes (*flosculis nitet*)... »

127 Plusieurs de ces termes sont aussi appliqués à d'autres auteurs, notamment à Ovide (pour la *lasciuia*<sup>140</sup>) et à Sénèque, dont le style est dit « corrompu et affaibli par toutes sortes de défauts » (*corruptum et omnibus uitiiis fractum dicendi genus*). De fait, le jugement de Quintilien sur le style de Sénèque (X.1.124-131) est fondamental dans sa conception du style et de l'éducation<sup>141</sup>. Si Quintilien n'a pas donné Sénèque à lire à ses élèves adolescents, c'est, dit-il, parce qu'il leur plaisait trop et qu'il leur plaisait par ses défauts, non par ses qualités – que Quintilien reconnaît :

Il y a chez lui beaucoup de traits brillants (*multae in eo claraeque sententiae*), beaucoup de textes également dont la lecture est recommandable pour la morale, mais son style est presque totalement corrompu (*in eloquendo corrupta pleraque*) et il est d'autant plus pernicieux qu'il abonde en défauts séduisants (*dulcibus uitiiis*). (X.1.129)

Les élèves ne pourront le lire avec profit que lorsque leur jugement (*iudicium*) se sera formé.

128 À la vérité les *sententiae* chères à Sénèque sont l'un des principaux éléments du style « moderne ». Là encore, il n'est pas question pour Quintilien d'en condamner l'usage en

général, mais uniquement l'usage excessif (VIII.5.26-31) et l'usage par trop recherché<sup>142</sup>. Dans le chapitre 5 on retrouve plusieurs fois les adjectifs *corruptus* ou *uitiosus* : à propos de la recherche effrénée d'applaudissements à la fin d'un développement grâce à une « clausule » (« ces bouts de phrase sans intérêt, de mauvais goût et hors sujet » [*minuti corruptique sensiculi et extra rem petiti*], § 14) ; pour condamner celles qui reposent sur un jeu de mots (*semper uitiosae*, § 20) ou sur un certain type d'ambiguïté (*uitiosissimum*, § 21). Un passage est explicitement orienté vers la déclamation (*in scholis*) où certaines *sententiae* sont qualifiées de « minuscules trouvailles » (*minima inuentiuncula*), « creuses » (*uana*) ou « excessives » (*nimia*) (§ 22-24). L'énumération se clôt ainsi : « Mais je n'en aurai jamais fini si je poursuis le catalogue systématique des formes corrompues de *sententiae* (*singulas corruptorum formas*). » (§ 25). On remarque, à côté de l'emploi de *corruptus*, le recours fréquent aux diminutifs à valeur négative : *sensiculi*, *inuentiuncula*, sans oublier *flosculi*.

- 129 Mais, au livre VIII, Quintilien s'intéresse à un genre particulier de corruption du style : celui qui cherche à dissimuler le sens, que ce soit par l'ambiguïté ou par l'implicite. On en trouve la critique dès le préambule :

D'une manière générale nous préférons laisser entendre (*significare*) plutôt que de dire. [...] Nous empruntons leurs figures et leurs métaphores aux poètes les plus décadents (*a corruptissimo quoque poetarum*), et nous ne nous croyons spirituels (*ingeniosi*) que si les autres doivent l'être pour nous comprendre. (Pr. 24-25)

Elle est ensuite déclinée tout au long du livre à propos de l'*ambiguitas* (VIII.2.16), des *adianoëta* (VIII.2.20), des *noëmata* (VIII.5.12), de l'*emphasis* (VIII.2.11 ; 3.83). Tous ces passages vont dans le même sens. Voici, par exemple, ce qui est dit à propos des *adianoëta*, « les expressions dont les mots sont clairs et le sens caché », qui sont « le pire de tout » :

Désormais la conviction s'est largement répandue que seul est élégant ou distingué ce qui requiert une interprétation. Parfois même les auditeurs les (*i.e.* les *adianoëta*) trouvent plaisantes, puisque lorsqu'ils les ont comprises, ils se félicitent de leur propre subtilité, et se réjouissent comme s'ils les avaient non pas entendues, mais inventées. (VIII.2.20)

Dans la perspective de Quintilien, faire appel chez l'auditeur au plaisir du décryptage d'une énigme est antirhétorique. Pour persuader l'orateur doit d'abord être compris, y compris par des juges inattentifs ou peu subtils. Ceux qui parlent ainsi sont évidemment des déclamateurs, pour qui le but n'est pas de persuader, mais de plaire<sup>143</sup>. Or ce type de déclamation existe à grande échelle : c'est ce qu'on appelle la « controverse figurée<sup>144</sup> », que Quintilien aborde, en recourant parfois exactement aux mêmes termes<sup>145</sup>, à la fin du chapitre sur les figures de pensée (IX.2.65-99).

## Style corrompu et déclamation

- 130 Le style corrompu est-il celui des déclamateurs ? D'une manière générale Quintilien défend, on le sait, la déclamation dans sa fonction pédagogique (« déclamation d'école »), y compris, dans certains cas bien précis, la controverse figurée<sup>146</sup>. Il faut et il suffit qu'elle ne s'éloigne pas trop de la réalité du forum<sup>147</sup>. Ce jugement concerne surtout le fond, la manière de traiter la cause. Quant à la « déclamation-spectacle », il en reconnaît l'existence et la spécificité<sup>148</sup>. Ce qui la caractérise, c'est sa gratuité : elle ne vise pas la « victoire », puisque tout est fictif. En tant qu'*ostentatio*<sup>149</sup>, elle peut se concentrer sur le *delectare* et la recherche stylistique est autorisée, comme dans le genre démonstratif, à s'y donner un plus libre cours :

Si, au contraire, on déclame pour le spectacle (*in ostentationem*), on doit assurément pencher un peu dans le sens du plaisir des auditeurs. Car dans les discours qui, certes, se situent dans la réalité, mais recherchent le plaisir du public, tels que les panégyriques et l'ensemble du genre démonstratif, il est permis de déployer un style plus soigné et tout l'art qui, dans les plaidoyers, doit rester caché<sup>150</sup>, peut ici non seulement se révéler, mais même s'exhiber devant un public qui est venu pour cela. (II.10.10-11)

Or on retrouve au livre VIII exactement la même analyse pour le style du genre démonstratif (ou épideictique), analyse qui peut donc, en vertu de l'équivalence établie au livre II, être transférée à la déclamation :

Le premier genre [sc. démonstratif] en effet, conçu pour le spectacle (*in ostentationem*), vise le seul plaisir de l'auditoire ; c'est pourquoi il laisse voir tous ses procédés rhétoriques et exhibe l'ornement de son style, lui qui ne cherche ni à prendre au piège, ni à remporter la victoire, mais se donne pour seule fin l'éloge et la gloire. (VIII.3.11)

Dans ce type de discours, le risque de dérive est plus grand et l'on aboutit facilement au style corrompu. Celui-ci trouve ainsi son origine non pas tant dans le désir de plaire, qui est ici légitime, mais dans le désir de plaire à *tout prix*, c'est-à-dire même au prix de la défaite sur le plan juridique : ceci n'est pas transférable à un discours judiciaire.

131 Revenons au livre VIII pour relever les passages où Quintilien évoque le style de la déclamation, c'est-à-dire ceux où se trouvent les termes *declamare*, *declamatio*, *declamator*, *declamatorius*, mais aussi l'expression *in scholis*<sup>151</sup>. Toutes les occurrences ont une valeur péjorative.

132 Tels sont les cas déjà relevés des *adianoēta*<sup>152</sup> ou encore des *sententiae* qualifiées d'*inuentiuncula*<sup>153</sup>, dont les exemples sont tirés de sujets de déclamations.

133 Il en va de même, avec une référence personnelle (*me puero*), pour ces énoncés devenus célèbres<sup>154</sup> et qui sont censés illustrer la possibilité de recourir à un langage courant<sup>155</sup> : « Donne du pain à ton père (*da patri panem*) » et « tu nourris même un chien (*etiam canem pascis*) » (VIII.3.22). Ici la condamnation est différente : on les a tellement entendus qu'ils deviennent inaudibles et prêtent même à rire (*frequenter causa risus*). La référence au présent (*nunc*) met en évidence une évolution dans la déclamation latine plus qu'une condamnation de principe<sup>156</sup> :

La chose, en vérité, est risquée, surtout dans les écoles, et elle fait souvent rire, surtout maintenant que cet exercice détaché de la réalité pâtit d'une incroyable répugnance pour le vocabulaire courant et s'est coupé d'une grande partie du langage. (VIII.3.23)

Une question se pose : à quoi se réfère Quintilien lorsqu'il dit « *in scholis* » ? Dans la mesure où il s'agit à chaque fois de *sujets* d'école, ils peuvent très bien avoir été traités aussi dans le cadre de la déclamation-spectacle, comme on le voit chez Sénèque le père.

134 Enfin, un texte du livre VIII attribue clairement la corruption du style, en l'occurrence dans les comparaisons (*similitudines*), à la pratique de la déclamation :

Il est vrai que certains <orateurs> ont dénaturé ce type de comparaison surtout en raison des libertés excessives prises dans la déclamation (*quod genus a quibusdam declamatoria maxime licentia corruptum est*) : ils en emploient qui sont fausses et d'autres qui ne correspondent pas au comparé qu'ils veulent illustrer. Or ces deux défauts se trouvent dans des comparaisons que j'entendais répéter à l'envi (*cantare*) partout, dans ma jeunesse : « Les grands fleuves sont navigables, même à leur source » et « La bouture prise sur un arbre vigoureux produit immédiatement du fruit ». (VIII.3.76)

- 135 L'expression *declamatoria licentia* contient l'idée d'un excès, en l'occurrence un excès de liberté dans le style<sup>157</sup>. La recherche du paradoxe et de la pointe gâte la valeur d'une métaphore qui, en soi, pourrait être réussie.

## Position de Quintilien

- 136 Quintilien s'est bien souvent vu attribuer l'étiquette de « conservateur » ou de « classiciste ». À la vérité cette *doxa*, même si elle a quelque fondement, n'est pas l'opinion des spécialistes qui connaissent l'*Institutio* dans sa globalité. Nous voudrions, notamment à partir du livre VIII, montrer que Quintilien était parfaitement « de son temps », ouvert aux évolutions du goût<sup>158</sup>.
- 137 Une première raison de l'attribution de cette étiquette de « conservateur » pourrait être la tonalité « morale » de ses analyses. Pensons en particulier à la nécessité du style « viril », c'est-à-dire, plus exactement, qui ne soit pas « efféminé », telle qu'elle s'exprime par exemple dans le préambule<sup>159</sup> :

Les corps sains, au sang pur, endurcis par l'exercice, tirent de la même source leur allure et leur force, car ils sont hâlés, fermes et musclés, mais ces mêmes corps, si on venait à les épiler, les farder et les parer comme le font les femmes, s'enlaidiraient précisément du fait de ces efforts pour les embellir<sup>160</sup>. (Pr. 19-20)

Emblématique est la présentation générale que fait Quintilien de l'ornement :

Mais que cet ornement, permettez-moi de le répéter, soit viril, robuste, pur, et qu'il ne se plaise pas à des frivolités efféminées, ni à des maquillages trompeurs : que ce soit le sang et la vigueur qui lui donnent de l'éclat. Cela, du reste, est si vrai que – puisqu'en ce domaine surtout défauts et qualités se touchent – même ceux qui ont des défauts de style leur donnent pourtant le nom de qualités. Aussi qu'aucun de vos décadents (*nemo ex corruptis*) n'aille me déclarer l'ennemi de ceux qui s'expriment avec soin (*culte*) : je ne nie pas que ce soit une qualité, mais je ne la leur reconnais pas à eux. (Inst. VIII.3.6-7)

La référence au style viril permet de faire le départ entre le véritable ornement et celui du style corrompu. Le premier doit son éclat au sang et à la vigueur, le second à des attraits extérieurs et trompeurs. Ce qui est intéressant, c'est que Quintilien se défend par anticipation contre une attaque qui viendrait de ceux qu'il appelle les *corrupti*, faisant émerger l'existence d'un débat plutôt vif sur le sujet. Il se défend d'être un ennemi de l'ornement – comme on a dû l'en accuser –, mais il ne veut pas n'importe quel ornement.

- 138 Quant à l'étiquette de « classiciste », elle se fonde sans aucun doute sur sa relation à Cicéron<sup>161</sup>. L'éloge qu'il fait au livre X de son style, mais aussi de sa personne ne laisse aucun doute sur l'admiration profonde qu'il éprouvait pour lui<sup>162</sup>. La plupart des exemples tirés de Cicéron – et le livre VIII en compte beaucoup – sont présentés de façon positive et élogieuse. Quintilien convoque aussi Cicéron pour montrer l'importance de l'ornement, dans un mouvement d'enthousiasme pour l'un de ses discours (VIII.3.2-3). La double condamnation des « asiatiques » et des « arides » (les « atticistes » plus que les « attiques<sup>163</sup> ») va aussi dans le sens de Cicéron : tous deux rejettent l'atticisme dans ce qu'il a de réducteur et considèrent Démosthène comme le véritable « attique » et l'orateur complet<sup>164</sup>.
- 139 On peut aussi considérer *a priori* comme cicéronienne la volonté de trouver une voie moyenne (*media uia*). L'expression est employée pour les *sententiae* : « Toutefois il existe une voie médiane (*sed patet media quaedam uia*) », c'est-à-dire entre l'excès de *sententiae*

et leur absence<sup>165</sup>. Pourtant, si l'on regarde de près l'ensemble du passage, l'accent le plus personnel est mis sur le second pôle. Refuser l'excès est constant dans l'étude du style, et pas seulement chez Quintilien<sup>166</sup>. En revanche refuser l'absence de *sententiae* est plus intéressant, car elles sont l'une des caractéristiques majeures du style à son époque. Il vaut la peine de citer l'ensemble du texte à cet endroit :

Chez certains existe la propension inverse : ils fuient et redoutent tout agrément de ce genre dans le style et n'approuvent que ce qui est uni, plat, dépourvu de toute recherche. Ainsi, ayant peur de chuter un jour, ils restent toujours au ras du sol. Car qu'y a-t-il de si condamnable dans une *sententia* réussie ? N'est-elle pas utile à la cause ? Ne suscite-t-elle pas l'émotion chez le juge ? Ne rend-elle pas l'orateur sympathique ? — Mais, dira-t-on, c'est une façon de s'exprimer que les anciens ne pratiquaient pas. — Jusqu'à quelle époque nous faites-vous remonter dans le passé ? Si c'est la plus reculée, eh bien, Démosthène a fait bien des choses que personne n'avait faites avant lui. Comment pourrait-on apprécier Cicéron, si l'on pense que rien ne doit être changé chez Caton ou les Gracques ? Et encore la manière de parler était-elle bien plus simple avant eux<sup>167</sup>. (VIII.5.32-33)

Il y a beaucoup de choses dans ce passage : 1. le rejet d'un style « plat », sans ornement ; 2. l'idée que les *sententiae* ont une valeur et une utilité rhétoriques ; 3. Le refus d'une fidélité étriquée aux « anciens » (*ueteres*), mise en valeur par le procédé du dialogue fictif (*sermocinatio*) ; 4. à l'appui de cette affirmation, une théorie de l'évolution de la langue et du style (*ratio dicendi*) ; 5. enfin une phrase qui fait penser au traité *Du Sublime*<sup>168</sup> : « Ainsi, ayant peur de chuter un jour, ils restent toujours au ras du sol ». Pour Quintilien, sans *sententiae*, pas de style, pas de grandeur ; mais il précise : sans *sententiae* réussies.

- 140 D'autres passages de *l'Institution oratoire* confirment une telle ouverture soit vers une théorie de l'évolution dans le sens d'un progrès<sup>169</sup>, soit vers une défense de la modernité – ce qui rapproche à bien des égards Quintilien de l'Aperçu du *Dialogue des orateurs* :

Aussi ne suis-je pas trop opposé même à l'avis de ceux qui pensent qu'il faut faire quelques concessions aux exigences du temps et des auditeurs, qui réclament plus d'éclat et d'émotion. [...] Aux grâces de son style [sc. de Cicéron], je ne vois pas pour ma part ce que l'on pourrait ajouter, sauf que chez nous, à vrai dire, les traits (*sensus*<sup>170</sup>) sont plus nombreux. (XII.10.45-46)

Cette concession au goût des auditeurs n'est peut-être, après tout, que l'application de la loi de convenance. Mais elle permet, tout en reconnaissant à Cicéron l'excellence, de revendiquer *en plus* un trait moderne : l'abondance (mesurée) des *sententiae*.

- 141 Le présumé conservatisme de Quintilien n'est à bien des égards qu'une inscription dans la rhétorique traditionnelle, avec, pour le style, ses deux piliers de la mesure et de la convenance<sup>171</sup>. Il peut aussi être rapporté à sa fonction de professeur, qui le pousse assez naturellement à éviter les extrêmes. Mais, au-delà de la mesure, la principale qualité qu'il convoque tout au long de *l'Institution oratoire* est bien le *iudicium*, le discernement. Et s'agissant de Quintilien lui-même, cela participe du caractère spécifique de son intelligence des questions traitées. C'est ainsi en effet qu'il assure le va-et-vient entre la théorie dont il hérite et la réalité non seulement du forum, mais aussi de l'école. C'est ainsi qu'il introduit la vie dans le système, ce qui rend l'ouvrage d'autant plus riche et intéressant.

---

## NOTES

1. Quintilien (c. 35 - c. 95) est un rhéteur, c'est-à-dire un professeur, qui a enseigné d'abord en Espagne, d'où il est originaire, puis à Rome, où l'empereur Vespasien l'a consacré en lui accordant une chaire en quelque sorte officielle. L'empereur Domitien lui a confié l'éducation de ses petits-neveux et successeurs potentiels.
2. La phrase de Caton est citée en *Inst.* XII.1.1. Sur le sens de l'expression chez Caton, voir MICHEL 2003 : 15-17.
3. Démétrios : II<sup>e</sup> -I<sup>er</sup> s. av. J.-C. ; Théophraste : c. 370 - c. 287 av. J.-C. ; pour ce qui concerne le traité *Du Sublime* la date est débattue, les deux époques le plus souvent retenues étant l'époque néronienne ou flavienne (voir LAGIÈRE 2017 : 25-30 avec la bibliographie citée *ad loc.*) et l'époque augustéenne (voir MAZZUCCHI 1992 : XXXII-XXXIV).
4. Il existe des variations dues au fait que d'autres découpages se superposent à la division des parties de la rhétorique, notamment la triade *ingenium, ars, exercitatio* (par exemple au livre X) ; mais aussi à l'existence de développements particulièrement longs sur certains thèmes, comme le rire (VI, 3) ou la convenance (XI.3).
5. Voir le commentaire du livre IX, de CAVARZERE ET CRISTANTE, 2019.
6. Voir GAVOILLE, L. 2008 et 2010. Le sémantisme d'*oratio* présente au départ une forte marque d'oralité.
7. Voir CELENTANO 2010.
8. Cicéron, *Orator* (*Or.*, *L'Orateur*) 91-112. Sur les nomenclatures du style en grec et en latin, voir P. CHIRON & C. LÉVY 2010 : 1-7.
9. Cicéron emploie dans le *De oratore* le verbe *dicere* et l'expression *dicendi modus* (III.37) et dans les *Partitiones oratoriae* l'expression *ipsa oratio* (*Part.* 16).
10. Dans l'*Institution oratoire*, *oratio* peut presque toujours avoir les deux acceptions : discours et style.
11. *Rhétorique* (*Rhet.*) III.1, 1403b. Théophraste a écrit un traité intitulé *Peri lexeōs*.
12. D.L. VII.43. Voir aussi ATHERTON 1988 : 396.
13. D.L. VII.56-57. Nous reprenons cette traduction à GOURINAT 2010 : 318-319.
14. Sur l'héritage stoïcien chez Denys, voir DE JONGE 2008 : 328. Denys emploie plusieurs termes différents pour désigner le style : on trouve chez lui aussi bien *plasma* qu'*hermēneia*, *phrasis*, *lexis* ou *charaktēr*, avec une surreprésentation de ces deux derniers. Il emploie *phrasis* au sens de « style » (voir par exemple *Dem.* 5.2, 34.4 ; *Comp.* 3.16, 18.14 ; *Thuc.* 35.4, 49.2 ; *Pomp.* 3.19) ou d'« expression » (cf. *Dem.* 6.2, 28.6 ; *Thuc.* 25.4 ; *Amm.* 5.1 ; *Pomp.* 2.2, 4.4, 5.4, 6.10) mais aussi pour renvoyer à des énoncés plus restreints (cf. *Thuc.* et *Amm.*, *passim*). En *Lys.* 3.1, *Isocr.* 2.2, *Dem.* 4.2-3 et *Thuc.* 22.1, *phrasis* sert spécifiquement à désigner, au niveau du mot isolé, l'« expression figurée » (*tropikē phrasis*) et son opposé, l'« expression directe » (*kyria phrasis*). On trouve également *phrasis* pour désigner le style en tant que source du sublime chez le Ps.-Longin (*Subl.* 8.1). La subdivision qu'il propose est originale, car il répartit le traitement du style dans trois « sources » du sublime différentes : les figures (*schēmata*) ; le choix des mots (pour lequel il emploie le terme de *phrasis*) ; la composition (*synthesis*).
15. Sur ce point voir AUBERT 2006 : 176 et GOURINAT 2010 : 320-321, qui insiste sur l'importance de l'*hellenismos* au sein de la théorie stoïcienne des vertus de l'expression.
16. Il est tentant d'utiliser, comme en latin, des termes se terminant par le même suffixe.
17. Cic., *De or.* I.94 ; *Or.* 61, *Or.* 18 et 44.



18. Voir infra « Les qualités du style ».
19. Voir II.11 et 12. voir infra « Les grands courants ».
20. Quintilien oppose ensuite les asianistes aux atticistes (*asiani / quos aridos uocamus*). Voir infra.
21. Sur cette paire, voir AHLHEID 1983 : 1-2. Selon lui, l'approche *a persona* serait plus marquée dans les préfaces des livres 1, 4, 6 et 12.
22. Sur les préfaces de Quintilien voir JANSON 1964 : 50-59. Les principaux éléments qu'il relève pour les préfaces des traités de rhétorique latins (qui peuvent ne pas être tous présents en même temps) sont la présentation de l'auteur et de sa situation sociale et personnelle, sa relation au dédicataire, au sujet qu'il traite et à ses prédécesseurs (ID. : 32, 34). Il reste néanmoins impossible de savoir si les divisions des livres en sections et la présence de *prooemia* détachés du reste des livres (qui sont dénommés comme tels dans les manuscrits médiévaux) remontent au projet de structuration de l'œuvre par Quintilien lui-même (ID. : 56).
23. Sur la préface du livre VIII voir AHLHEID 1983.
24. Poétique (Poet.) 21-22 (*kyria onomata, glōttai, metaphorai, pepoiēmena*) ; Rhet. III.2-4 (*kyria onomata, glōttai, pepoiēmena, oikeia onomata, metaphorai*). C'est précisément l'usage de termes courants qui permet d'obtenir la qualité principale du style selon Aristote, à savoir la clarté et l'adaptation au sujet (cf. Arist. Rhet. 1404b1-5).
25. Pour une image similaire, voir Quint. Inst. X.1.2 (*thesaurus*) et X.1.5 (*copia rerum ac uerborum*).
26. On peut aussi penser à la phrase de Caton : *Rem tene, uerba sequuntur* (« tiens l'idée, les mots suivront »), reprise par Horace dans son *Art poétique* (A.P. 311) et par Boileau dans le sien.
27. Sur les métaphores du corps chez Cicéron et Quintilien voir CONTE 2010.
28. Voir IX.2.65-99, la *controuersia figurata* ; l'*emphasis* (VIII.2.11, VIII.3.83, IX.2.64) ; les *adianoēta* (VIII.2.20) ; les *noēmata* (VIII.5.12).
29. Parmi les trois genres de discours, délibératif, démonstratif et judiciaire, Quintilien traite du judiciaire, sauf lorsqu'il précise le contraire.
30. Sur l'importance de l'adéquation entre signifiant et signifié chez les stoïciens, voir Diogène Laërce (D.L.) VII.43, 56-57, 62-63, et les analyses de M. Baratin (BARATIN 1982) et de S. Aubert (AUBERT 2006 : 175-176).
31. La question est liée à celle de la mémoire : voir aussi Inst. X.6 et 7.
32. Arist. Rhet. III.2, 1404b et Poet. 22, 1458a.
33. *Clarus* et *claritas* ont un sens différent, avec un sème /éclat/, d'où découle le sens de « célèbre ».
34. Voir infra « Histoire de la doctrine. Les qualités du style ».
35. Sur le sens de *contextus* [déroulement, flux, série] voir le commentaire *ad loc.*
36. Quintilien donne aussi le mot grec : *akyron*. Aristote (Poet. 1457b3-6) oppose mot courant (*kyrion onoma*) et mot remarquable (*glōtta*). C'est le critère de la fréquence d'emploi au sein d'une communauté de locuteurs donnée qui permet de définir le mot courant (Rhet. 1404b5-6), alors que la *glōtta* (Rhet. 1404b28-31), terme emprunté à un autre idiome, crée un effet de défamiliarisation en raison de sa rareté. La conception latine des *verba propria* que l'on trouve dans la *Rhétorique à Herennius* (Rhet. Her. IV.17), chez Cicéron (*De or.* III.31, 49, 149 ; *Or.* 80) et chez Quintilien correspond plutôt à l'*oikeion onoma* d'Aristote (Rhet. 1404b31-33), à savoir un terme renvoyant clairement à son référent et qui en exprime clairement la signification. Sur la différence entre *kyrion* et *oikeion onoma*, voir CHIRON 2007 : 430 n. 2 et 448 n. 4.
37. Voir infra « Les grands courants ».
38. Voir à ce propos la digression du *Brutus* sur « l'accord du public et des connaisseurs sur la valeur des orateurs » (*Brut.* 183-193).
39. Sur l'opposition mots isolés / mots groupés, voir infra « Histoire de la doctrine ».
40. On trouve un autre développement sur l'*enargeia* dans le chapitre sur le *pathos*, Inst. VI.2.32. Sur la doctrine rhétorique de l'*enargeia*, voir BERARDI 2010 et 2012.



41. Hermogène, *L'art rhétorique*, 213-380 et PATILLON 1997 : 331-476.
42. Voir PERNOT 1993 : 676-677.
43. Pour ce qui concerne l'histoire de la rhétorique elle-même nous renvoyons à l'exposé doxographique que fait Quintilien au livre III chapitre 1. On aura ainsi une idée de la façon dont il voyait lui-même les choses. Ce texte est d'ailleurs l'une des principales sources des Modernes sur cette question.
44. Sur ces questions, voir BARATIN-DESBORDES 1981 : 26-34.
45. *Verba* et *res* sont inséparables et il n'y a pas de pensée sans parole. Cette question est toutefois différente du débat philosophique entre Socrate et les sophistes, à propos du rapport du discours à la vérité.
46. Sur cette question voir en premier lieu le *Cratyle* de Platon.
47. Notamment par la dérivation et la composition.
48. Quintilien, en I.8.14, reconnaît les écarts du langage des poètes, mais on ne saurait les considérer comme des fautes : on leur donne le nom de *métaplasmes* pour éviter de les condamner. Sur la définition de la norme comme *consensus eruditorum* (I.6), voir infra.
49. Dans la tradition socratique de la rhétorique comme « psychagogie » (*Phèdre* 261b).
50. L'origine de la doctrine des trois styles est incertaine, en particulier en raison du caractère très lacunaire de notre information sur la rhétorique hellénistique. Pour une origine théophrastéenne, voir INNES (1985 : 260-262) et CALBOLI (1998 : 47-55).
51. Dans la *Rhétorique à Alexandre*, attribuée à Anaximène et de tradition isocratique, les choses sont beaucoup moins claires (*Rhet. Al.* 23.1, 1434b).
52. La conjonction et l'article sont mis à la suite de la syllabe, dans la mesure où, selon Aristote, ils ne portent aucune signification en eux-mêmes.
53. *Poet.* 20, 1456b-1457.
54. *Rhet.* III.2-6, 1404b1-1407b38. Il y a d'autres distinctions : diminutifs (*hypokorismoï*), mots composés (*dipla onomata*), homonymes et synonymes (*homōnymiai* et *synōnymiai*). En fait les comparaisons (*eikones*) et les périphrases (*epitheta*) comportent nécessairement plusieurs mots ; mais elles sont l'équivalent d'un mot.
55. *Rhet.* 1408b et 1409a (style paratactique vs style implexe). On a là l'embryon de la *synthesis* ou *compositio*.
56. *Isocr.* 3.1 AUJAC. Voir également, chez le même Denys (D.H.) *Comp.* 2.6 AUJAC pour la division entre *eklogē* et *harmonia*, *Comp.* 16.15 AUJAC pour l'*eklogē* et *Thuc.* 22-23 AUJAC où Denys commence par distinguer *eklogē* et *synthesis* avant de préciser que les *schēmata* concernent les deux catégories, et de passer aux qualités du style (*aretai*).
57. Ce sont : pensée, choix des mots, agencement, figures. Sur les nuances à apporter à l'influence de Théophraste sur Démétrios, voir CHIRON 2001 : 174-177.
58. *Cic. De or.* III.149-170 (mots isolés), III.171-212 (mots groupés : arrangement, rythme, figures de pensée et de mots, convenance). La présentation la plus claire est celle des *Partitiones oratoriae* : « Les mots ont une première valeur employés seuls, une seconde, unis à d'autres. Employés seuls, il faut bien les choisir, unis à d'autres, bien les placer » (*Part.* 16). Elle est présente aussi dans l'*Orator*, qui date, comme les *Partitiones*, de la fin de la carrière de Cicéron (*Or.* 80 ; 149 *sqq.*).
59. « Il donne à la phrase une étroite unité, de la cohésion, du poli, un cours toujours égal » (*Or.* 172)
60. *Inst.* IX.4. Selon Cicéron la *compositio* a plusieurs volets : le son (assonances et dissonances, problème de l'hiatus), le nombre (effets de rythme) et l'organisation de la phrase entre syntagmes (*membra* et *incisa*) et périodes (*Or.* 163-236).
61. Voir aussi *Inst.* I.5.3-4 sur la *uocalitas* des mots.
62. L'origine et la datation de la distinction entre tropes et figures sont encore largement débattues. Sur ce point voir notamment SCHENKEVELD 1991, CALBOLI 1998 : 56-65 et TORZI 2000 : 3-37.

63. Sur ce point voir J. COUSIN, CUF, vol. V, livre VIII, p. 133-142, qui propose une reconstruction du système. Voir également BARWICK 1957 et CALBOLI 1998, et désormais l'introduction de l'édition du *De figuris orationis* proto-byzantin anonyme établie par Régis Caruso, à paraître à la CUF (CARUSO 2017 : CXXXIX-CCIII).
64. Voir également DESBORDES 1986 : 27.
65. Voir notamment STROUX 1912 ; BONNER 1939 : 16-17 ; INNES 1985 (pour l'origine théophrastéenne de la doctrine), CALBOLI 1998 et AX 2011a : 148-150.
66. Aristote parle d'une *lexēos aretē* unique en *Rhet.* 1404b1 et 1404b37, ainsi qu'en *Rhet.* 1414a22. Cette vertu apparaît clairement comme composite puisqu'elle est définie par la clarté, la convenance et l'ornement (*Rhet.* 1404b7-11), et par la recherche de la médiété (*Rhet.* 1404b3-4). Sur ce point voir INNES 1985 : 255-256.
67. L'emploi du singulier et l'absence d'article peuvent être interprétés comme l'affirmation d'un statut particulier pour cette qualité, qui dominerait toutes les autres.
68. Isocrate n'emploie pas le mot de « rhétorique », il parle du « logos ». Voir KENNEDY 1994 : 43.
69. *Isoc. C. soph.*, 16-18. Voir le commentaire de KENNEDY 1994 : 44-45. Il s'agit principalement de la triade talent naturel, étude, exercice ; des parties correspondant à l'invention ou connaissance (*epistēmē*) des idées, à leur disposition dans le discours, et à l'ornement du style. La place faite au *kairos* annonce la notion de convenance.
70. *Paneg.* 11 : « Cependant certaines gens critiquent ceux des discours qui dépassent le niveau de la foule et sont trop exactement travaillés ; ils commettent la grave erreur de comparer les discours destinés à la perfection avec les plaidoyers portant sur des contrats privés, comme si les deux genres devaient être identiques et non pas les uns d'un style uni, les autres visant à l'effet, et comme si, tandis qu'eux-mêmes savent reconnaître les qualités moyennes, celui qui sait parler selon toutes les règles ne pouvait s'exprimer simplement » (trad. G. Mathieu et É. Brémond, CUF). Il faut comprendre « panégyrique » dans son sens originel de discours prononcé lors d'une occasion solennelle devant une assemblée nombreuse.
71. *Panath.* 2. Il s'agit des figures « binaires », antithèses, parisoses et paromoïoses. Voir aussi Arist., *Rhet.* III.9, 1410a.
72. *Rhet.* III.2, 1404a.
73. *Pseudo-Aristote. Rhétorique à Alexandre*, éd. CHIRON 2002. Le traité est difficile à dater, étant donné la présence de plusieurs couches. Pour P. Chiron la partie la plus anciennes pourrait remonter à une date se situant entre 340-300 (p. CIII).
74. *Rhet. Al.* 30.4-5, 1438a.
75. *Rhet.* III.16, 1416b.
76. *Inv.* II.8 : « À la même époque qu'Aristote vécut Isocrate, le grand et célèbre rhéteur. [...] De ces deux familles – comme on peut les appeler – l'une étudiait la philosophie, mais s'occupait quelque peu de rhétorique, l'autre était entièrement consacrée à l'étude et à l'enseignement de la parole. Ceux qui vinrent après les ont fondues en une seule école... ».
77. Voir aussi Denys d'Halicarnasse, *Isocr.* III.3 et CALBOLI 1969 : 300.
78. On connaît mieux leurs positions concernant les états de cause (*staseis*) que le style (*lexis*). Pour les fragments de ces auteurs, voir les éditions de WOERTHER dans la CUF (Hermagoras en 2012 ; Théodore et Apollodore en 2013).
79. Voir GOURINAT 2010, p. 317-345. Sur la doctrine stylistique des stoïciens, voir AUBERT 2006 : 177-277.
80. Voir Varr. *L.* VIII.26.
81. D.L.VII.59 = SVF, III, Diog. 4. Les cinq vertus du style viennent préciser l'adéquation entre signifiant et signifié. Comme l'écrit S. Aubert (*op. cit.*, p. 176), « elles permettent de codifier l'expression pour que le locuteur communique sa pensée sans la dénaturer par une mise en mots ».

**82.** Comme l'a montré S. Aubert, le statut de la *kataskeuē* stoïcienne diffère de celui du *kosmos* théophrastéen car il s'agit d'une qualité indispensable du discours, sans distinction entre une expression simple, intermédiaire ou ornée. Les Stoïciens se sont bien intéressés à l'ornementation rhétorique, « mais l'ont subordonnée aux exigences de la communication au lieu de l'y superposer » (AUBERT 2006 : 185). Pour un examen de détail de la *kataskeuē* stoïcienne, voir AUBERT 2006 : 259-277.

**83.** Sur la brièveté comme qualité de la narration, voir MÉROT 2020.

**84.** Voir Quintilien, *Inst.* IV.2.31 *sqq.* D'autres qualités s'y ajoutent, notamment la grandeur, l'agrément, l'évidence. Cicéron les intègre à la liste dans les *Partitiones oratoriae* (Part. 19-20). Voir aussi *Rhet. Al.* 30.4-5 (1438a) et supra note 47.

**85.** Voir BERARDI 2010, p. 188-189. Il défend, avec M. Patillon (PATILLON 2005 : 48, n. 79), l'antériorité des qualités de la narration. L. Calboli Montefusco (CALBOLI MONTEFUSCO 1988 : 69, n. 65) et P. Chiron (CHIRON 2001 : 139) considèrent qu'il est difficile de remonter à l'origine de la contamination entre les deux systèmes.

**86.** Cic. *Off.* I.128, 132-133 et II.48.

**87.** Le terme de *contentio* traduit celui d'antithèse (*Inst.* IX.3.81 : *antitheton dicitur*).

**88.** CHIRON 2002 : XXXIX.

**89.** Le traité a souvent été attribué à Cornificius, en raison de coïncidences relevées chez Quintilien. C'est la position de CALBOLI 1969 : 18. Selon ACHARD 1989 : XIII, le traité a été écrit entre 84 et 83, mais publié plus tard en raison de la crise syllanienne. Politiquement l'auteur s'inscrit dans le courant « populaire » de Marius. Voir aussi CALBOLI, *op. cit.*, p. 34-42 et 2020 : 37-71. Selon G. Calboli, la proximité de la *Rhétorique* à Herennius avec le *De Inventione* de Cicéron s'expliquerait par l'usage partagé de la doctrine rhodienne, la réflexion grammaticale de la *Rhet. Her.* traduisant quant à elle l'influence conjointe de la doctrine rhodio-alexandrine et stoïco-pergaménienne.

**90.** Voir ACHARD, *op. cit.*, p. XXXV-LIII et CALBOLI, *op. cit.*, p. 19-34.

**91.** Sur l'étymologie d'*ornare*, *ornatus* et des mots de la même famille lexicale, voir DE VAAN 2008 : 434.

**92.** Voir aussi le *Brutus* (point de vue historique) et les *Partitiones oratoriae*.

**93.** Cic. *Or.* 79-80.

**94.** Il met à part le genre épideictique, dont il décrit le style, en remontant jusqu'à Gorgias (*Or.* 37-42).

**95.** Voir AUJAC, *Lysias*, tome I, 1978 ; *Thucydide*, tome IV, 1991 ; *Lettre à Pompée Géminos*, tome V, 1992. Sur la conception des qualités du style chez Denys, voir BONNER 1939 : 18-24.

**96.** *Lysias*, 1-11. Nous reprenons les traductions de G. Aujac.

**97.** Voir *Thucydide* 22 et *Lettre à Pompée Géminos*, 3.16.

**98.** DESBORDES 1996 : 128.

**99.** Voir PATILLON 1988 et 1997.

**100.** Les fragments de Caecilius ont été édités récemment par Frédérique Woerther (WOERTHER 2015). L'édition de référence des fragments rhétoriques de Celse est toujours, à notre connaissance, celle de F. Marx (*Corpus Medicorum Latinorum* 1 : *A. Cornelii Celsi quae supersunt*, 1915).

**101.** Sur l'origine de la liste des défauts, telle que la présente Quintilien, voir COUSIN 1936 : 420-425. Pour lui la source originelle est Théophraste, et la source intermédiaire, Celse.

**102.** En I.5.1, Quintilien distingue les quatre vertus théophrastéennes du style, avant de passer au traitement des *uitia* « grammaticaux » qui portent atteinte à la correction linguistique, ou *latinitas*, la première vertu du style. Sur ce passage voir AX 2011 : 149-152. Voir également *Rhet. Her.* IV.17, où sont énumérées les qualités du style puis les défauts qui contreviennent à la *latinitas*.

**103.** Nous empruntons cette traduction à CHIRON 2001 : 151.

104. *Rhet.* III.2 (1404b).
105. *Rhet.* III.3 (1405b).
106. Aristote l'exploite, mais sur le plan moral, à propos de l'éloge : « Il faut aussi, pour l'éloge comme pour le blâme, traiter comme identiques aux qualités existantes celles qui en sont toutes proches : par exemple représenter le circonspect comme froid et intrigant, le simple comme honnête ; l'insensible comme calme et dans chaque cas faire parmi les qualités voisines le choix le plus flatteur. » (*Rhet.* I.9, 1367a).
107. *Rhet. Her.* IV.15. Voir également Cic. *Brut.* 202 ; D.H. *Dem.* 6.2-5 ; 29.2-6 ; *Subl.* 3.3 ; Quint. *Inst.* XII.10.80.
108. Sur ce sujet voir ALBERTE GONZÁLEZ 1987.
109. C'est particulièrement net à propos des figures, définies comme un écart par rapport à la manière habituelle de parler (*Inst.* IX.1.3 ; I.4)
110. Les deux concepts se sont forgés l'un contre l'autre. Voir J. COUSIN, CUF, vol. VII, livre XII, p. 38. Selon J. Wisse (WISSE 1995) l'atticisme en tant que référence exclusive à Lysias se serait constitué d'abord en tant que courant romain dans les années 50, avec comme représentant exemplaire Calvus. Sur la parenté entre style « stoïcien » et style attique, voir AUBERT 2010 : 87-111. Sur le concept d'asianisme, voir DELARUE 1982.
111. Pour Quintilien, comme pour Cicéron, il ne faut pas réduire le style attique à Lysias, comme le font les atticistes, mais l'orateur attique par excellence, c'est Démosthène, qui maîtrise tous les types de style.
112. Il y a donc une cohérence avec le livre XII.
113. *Aridus* est le mot employé en XII.10.15 (*aridi et exsuccu*).
114. Cf. XII.10.15, à propos des atticistes : « aussi *maintenant encore* les orateurs secs et sans sève ni sang... vont se cacher à l'ombre de ce grand nom d'attiques ».
115. C'est l'opinion de KÜHNERT 1964, p 34-35.
116. Il finit par dire que pour des adolescents, à tout prendre, les auteurs anciens (avant Cicéron) sont préférables aux « modernes » (II.5.21-26).
117. Quintilien emploie aussi bien *antiqui* (II.5.23) que *ueteres* (X.1.43), sans qu'on puisse affirmer qu'ils renvoient à des générations différentes. En revanche *uetustissimi* se réfère aux premières générations (X.1.40). Tacite emploie *antiqui*. Pour une étude systématique de ce vocabulaire, voir CITRONI 2017, qui élabore aussi une périodisation. Plus généralement, sur la manière dont Quintilien envisage la périodisation de l'histoire de l'éloquence, voir également CONTE 2019 : 107-165.
118. Mais aussi Servius Galba, C. Laelius (*Dial.* 18 et 25).
119. C'est en effet la génération de la querelle entre asianistes et atticistes.
120. Pour la définition du « cicéronianisme » de Quintilien et celui de Messala, voir BRINK 1989 : 486-494. Voir aussi infra « Position de Quintilien ».
121. *Dial.* 22-23. Voir aussi *Inst.* XII.10.12-14.
122. *Dial.* 24.3.
123. Voir KÜHNERT 1964, p. 49 ; CITRONI 2017.
124. Quintilien emploie le plus souvent *noui* et le mot renvoie presque toujours aux générations postérieures à Auguste (voir CITRONI 2017).
125. *Inst.* XI.125-131. Voir infra « L'éloquence corrompue ».
126. *Dial.* 19.1-2 et 26.4-5. On a perdu ses œuvres.
127. Rappelons que Quintilien ne mentionne volontairement (presque) aucun auteur encore vivant, selon un principe classique, adopté par Cicéron dans le *Brutus*.
128. WINTERBOTTOM 1964 : 90-97.
129. Mais aussi Éprius Marcellus et Vibius Crispus, puis surtout M. Aquilius Regulus, qui revient souvent dans les lettres de Pline.

130. Sur les liens entre Quintilien et le pouvoir Flavien, voir LANA 1981 : 91-92 ; FRANCHET D'ESPÈREY 1986 : 3052 ; COLEMAN, K. 1986 : 3108. M. Kraus (KRAUS 2014) récuse l'appellation de « chaire » habituellement utilisée lorsqu'il s'agit de caractériser la nature de l'activité exercée par Quintilien à Rome à partir des années 80 ap. J.- C. aux frais de l'état impérial.
131. WINTERBOTTOM 1964 : 95.
132. Nous ne prenons pas en compte ici le domaine de la *compositio*, c'est-à-dire du rythme et des sons, qui est traité en IX.4. Mais c'est un point majeur dans la critique du style « moderne ».
133. *Inst.* II.5.10 ; XI.10.73.
134. Voir I.pr.7, VIII.3.56.
135. Voir I.pr.7, VIII.3.56. KENNEDY 1969 considère que sur le fond, ce traité étant antérieur, il n'apportait pas beaucoup plus que l'*Institutio* (p. 22-23). BRINK 1989, qui met en regard l'*Institutio*, le *Dialogue* et le *De causis*, montre que Quintilien, qui n'est jamais nommé dans le *Dialogue*, est en fait au centre des débats (p. 499 : « the anonymous Quintilian motif »).
136. *Dial.* 26.1. Leurs caractéristiques stylistiques sont « l'afféterie du langage, la futilité des pesées et le rythme trop libre des phrases ». Leurs discours font penser à la pantomime, chantée et dansée. Le style de Gallion (L. Junius Gallio) nous est aussi connu par les *Controverses et suasoires* de Sénèque le père. Sa spécificité était le *tinnitus* [tintement, cliquetis] (*Tac. Dial.* 26).
137. Le style de Mécène est caractérisé par une alternance d'enflure de la phrase et de « brisure » du rythme.
138. Voir BRINK 1989 : 479, 502.
139. *Arcessitus* (cf. VIII.pr.23) exprime l'idée d'une recherche qui, si elle est excessive, n'est pas forcément de mauvais goût.
140. *Inst.* X.1.93.
141. Voir notamment LAUREYS 1991.
142. Sur les *sententiae* et la déclamation, voir BERTI 2007 : 155-182 et FAURE-RIBREAU 2016. Sur la manière dont Quintilien envisage les caractéristiques de la *sententia* « trait », notamment celle pratiquée par ses contemporains, voir DELARUE 1979 : 106-114.
143. Voir Sénèque (le père), *Contr.* III.pr.12 : *Qui declamationem parat, scribit non ut uincat, sed ut placeat.*
144. Il place ce développement à la suite de celui sur l'*emphasis*, dont la controverse figurée constitue comme un prolongement. Sur la *controuersia figurata*, voir FRANCHET D'ESPÈREY 2016 ; 2017.
145. *Inst.* IX.2.78 : « Ce qui aide l'orateur, c'est que l'auditeur se réjouit de comprendre <les sous-entendus>, se félicite de sa propre intelligence et, dans l'éloquence d'un autre, trouve de quoi se louer lui-même ».
146. FRANCHET D'ESPÈREY 2016 : 67-72.
147. II.10.4 et X.5.14.
148. *Inst.* II.10.10-12. Sur les deux types de déclamation, voir HÖMKE 2002 : 21-29, qui consacre un chapitre à la critique antique de la déclamation (*ibid.*, p. 45-82), et 2007.
149. L'*ostentatio* est commune au genre épideictique, à la poésie et à la déclamation.
150. Le thème de la *dissimulatio artis* [dissimulation de l'art] hérité de Cicéron, est un point fort de la théorie rhétorique de Quintilien.
151. Pour un relevé portant sur l'ensemble de l'*Institutio oratoria* voir CALBOLI 2010 : 11-28. Toutefois il ne traite du style que marginalement et ne relève pas l'expression *in scholis*.
152. VIII.2.20.
153. VIII.5.22.
154. Voir Sénèque le père, *Contr.* I.7.18.
155. En l'occurrence à des « idiotismes ».
156. L'ouvrage de Sénèque le père, notamment dans les préfaces des différents livres, analyse les qualités et les défauts des déclamateurs, déjà à l'époque d'Auguste et de Tibère.

157. Sur l'usage de *licentia*, parfois associé à *inscitia* [ignorance], voir BRINK 1989 : 477-479 ; KÜHNERT 1964 : 34, 37, à propos de la narration.
158. Voir aussi CITRONI 2017 et FANTHAM 1978.
159. Sur l'usage des métaphores genrées chez les rhéteurs latins (avec une focalisation sur la voix), voir GLEASON 1995 : 103-121, sur leur emploi chez Quintilien, plus spécifiquement au livre I, ID. : 114. En Quint. *Inst.* XI.1.3, la métaphore porte également sur le style : le mélange inapproprié de styles différents y est assimilé à une inversion des genres masculin et féminin, visible au niveau de l'habillement et de la parure. Sur les métaphores corporelles pour désigner le style dans son rapport avec la qualité de l'*ornatus*, voir CONTE 2010.
160. Quintilien emploie aussi la métaphore de l'eunuque (*Inst.* X.2.5.10-12). Voir CONTE 2010 : 293-297, sur l'opposition entre corps sain et athlétique et corps efféminé chez Quintilien, ce dernier renvoyant métaphoriquement aux formes de style corrompues.
161. Voir supra « Les grands courants. Anciens vs modernes ».
162. *Inst.* X.1.109-111.
163. *Inst.* VIII.pr.17. Voir supra « Les grands courants. Atticisme vs asianisme ».
164. *Inst.* XII.10.
165. *Inst.* VIII.5.34.
166. Voir supra « Les qualités du style ».
167. Sur ce passage voir supra « Les grands courants. Anciens vs modernes ».
168. *Subl.* 23.
169. *Inst.* X.2.4-8 ; XII.11.26-27. Quintilien présente en XII.10.3-9 un parallèle développé entre l'éloquence et les arts figurés.
170. La suite du passage montre qu'il s'agit bien de *sententiae*.
171. La variété (*uarietas*), qui est un autre pilier, est surtout abordée à propos des figures de mots (IX.3).